

« Quand on sait ce que nous sommes, il serait ridicule, vraiment, de n'avoir pas dans notre amour un peu d'humour, car nous sommes d'assez comiques personnages, mais mal disposés à rire de notre propre bouffonnerie. » *

Madeleine DELBRËL

* *Humour dans l'amour* à paraître aux Éditions Nouvelle Cité en avril 2005.

2005

SOURCES SPIRITUELLES

L. A. C. - n° 228

SOURCES SPIRITUELLES

Thérèse de Lisieux

Charles de Foucauld

Madeleine Delbrël

Sommaire

● Éditorial Jacques PURPAN	1
● Thérèse de l'enfant Jésus Denis CHAZEAUD	5
● Avec Thérèse de Lisieux, la mission vers l'incroyance Dominique FONTAINE	13
● Textes de Thérèse de Lisieux	25
● Avec Frère Charles, du désert du Hoggar à celui de New York Pierre RAPHAËL	37
● Le désert Monique MARTINET	43
● Textes de Charles de Foucauld	47
● Dans le sillage de Madeleine Francette RODARY	55
● « Mettre et voir Dieu » dans notre quotidien Marie DERAÏN	61
● Textes de Madeleine Delbrèl	67
● Livres reçus à la rédaction	81

Communauté Mission de France

La "Lettre aux Communautés", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme.

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94170 Le Perreux-sur-Marne.

Tél : 01 43 24 95 95 - **Fax :** 01 43 24 79 55 - **Courriel :** md@club-internet.fr - **Site :** <http://www.mission-de-france.com>

Directeur gérant	: Jacques Purpan
Responsable	: Pierre Lethielleux
Comité de rédaction	: Danièle Courtois, Pierre Chamard-Bois, Michel Grolleaud, Pierre Lethielleux, Bernard Michollet, Yves Petiton, Jean-Marie Ploux, Jacques Purpan, Christophe Roucou
Relecture	: Michel Grolleaud
Secrétaire/Maquettiste	: Florence Mayjonade-Clayette
Abonnements	: Geneviève Ferronnière
Calligraphies	: Louis Fontugne

France et étranger : Abonnement ordinaire 2005 : 30 € – Abonnement de soutien : 38 € – Le numéro : 6,50 €

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,50 €.

LE 15 décembre, nous avons voulu rappeler lors d'un colloque universitaire, à l'Institut catholique de Paris, le cinquantième anniversaire de la Constitution apostolique de la Mission de France érigeant le territoire de la Prélature de Pontigny.

Cette fondation officielle avait été précédée pendant une dizaine d'années d'une présence de son séminaire, voisin du Carmel de Lisieux, sous la protection d'une sainte, patronne des missions.

Thérèse de Lisieux, fidèle à une vie de carmélite et – paradoxe apparent – chahutée intérieurement, pendant 18 mois, par la "lumière de la nuit" (titre d'un livre de Jean François Six, paru au Seuil) a éprouvé ce passage douloureux par l'incroyance. Elle a été, avec humour, en affinité avec la catégorie, qui lui était propre, des "petits saints".

C'est aussi à Lisieux que venait Madeleine Delbrél pour partager avec les premiers séminaristes de la Mission de France son témoignage et sa méditation. Son travail social la mettait alors, comme croyante, dans un vis-à-vis passionnant avec une municipalité populaire de banlieue ouvrière. Elle était nourrie spirituellement par un "être avec" constitutif de la mission au quotidien, avec des gens ordinaires des rues d'Ivry. Madeleine fréquentait et veillait à l'intuition naissante du Cardinal de Paris, Emmanuel Suhard.

Plus tard, à Pontigny, avant et après le rude coup de l'interdiction des prêtres-ouvriers en 1954, c'est par l'expression de leur mystique de prêtres partageant la condition ouvrière "au cœur des masses" – pour reprendre le titre du livre-référence du P. Voillaume – que se révéla leur proximité inattendue avec un prêtre au désert, sans peuple chrétien, Charles de Foucauld.

Le désert est une dimension révélatrice de l'évangélisation respectueuse, discrète, solidaire et serviable de tout homme et pour tout l'homme, à l'écoute des murmures d'une présence aimante qui précède celui qui est envoyé en mission. L'écoute est alors parfois simplement celle d'un silence, mais un silence et une humilité qui font rendre riche et parlante la pauvreté évangélique, choisie pour le service de l'Homme.

Deux femmes et un homme, une religieuse, une chrétienne laïque et un prêtre en quête de Dieu, alimentent et resserrent ainsi fortement aujourd'hui les racines spirituelles de la Communauté Mission de France, dignes ensemble de figurer sur la même icône.

Comme Thérèse, Charles et Madeleine, les membres de cette Communauté sont de cultures, d'histoires et de milieux sociaux différents, sans spiritualité "clé ou kit en main" mais avec l'Évangile, tout l'Évangile. Ils ont des lieux de vie "à distance", comme pouvaient l'être et le sont le Carmel de Lisieux, la ville d'Ivry et le désert du sud algérien. Oui, à leur tour, aujourd'hui, ses membres, hommes et femmes, prêtres, diacres permanents et laïcs puisent à de telles sources pour essayer de vivre fidèlement la mission qui leur est confiée.

Ainsi, nous avons voulu dans notre "Manifeste" disant ce que nous sommes, faire apparaître ces trois figures qui inspirent, à la suite du Concile Vatican II, notre démarche dans la communion avec des saints. « *Vivre ainsi la mission est pour nous source de liberté* ». (p. 13 du Manifeste).

À la question posée : "Mais quel est donc votre spiritualité ?", nous n'osons que nous reposer sur la complicité des sourires de Thérèse, Charles et Madeleine, leur liberté missionnaire, leurs écrits et leur vie, leur foi en Jésus-Christ éprouvée par le dialogue avec ceux qui ne croient pas comme eux, comme nous ou qui croient autrement... Les disciples du Christ au ^{xxi}^e siècle ne peuvent pas être triomphants dans leur identité : ils expérimentent que les frontières de la foi et de la non-foi

traversent aussi leur propre cœur. Cela rend modeste et humble. Si bien qu'à cette question sur notre spiritualité, nous répondons que notre spiritualité se bâtit avec ces saints et ces saintes, avec eux et grâce à eux, qui sont peu à peu reconnus par l'Église universelle comme exemplaires pour un nouveau millénaire, pour ce monde aimé de Dieu, même et y compris dans sa forme tragique et souffrante, révélée encore très violemment dans les pays du sud-est asiatique.

Ce présent numéro de la *Lettre aux Communautés* offre l'approche de textes choisis parmi ceux écrits par nos trois saints compagnons et compagnes de route. En vis-à-vis, dans ce même numéro, des membres de la Communauté Mission de France écrivent pourquoi ils font leurs ces sources spirituelles. Ils disent avec leurs mots et leur expérience de terrain, la manière dont ces textes choisis entre bien d'autres les aident à méditer, à prier, à célébrer l'Eucharistie, à percevoir les signes du Royaume, après avoir rencontré le païen comme Corneille ou ceux qui discutent sur les chemins d'Emmaüs, ou plus simplement, après avoir pris le temps de quêter l'eau de la Samaritaine.

Que ces textes et ces témoignages soient pour chacun de vous, lecteurs et abonnés des repères et des sources dès à présent dans votre année 2005, année où nous vivrons la bienvenue béatification de Charles de Foucauld.

Jacques Purpan
pour le comité de rédaction

Prochains thèmes :

- N° 229 Teilhard de Chardin
- N° 230 Eau et faim



*Heureux ceux qui ont faim
et soif de la justice*

وَالَّذِينَ يَبْتَغُونَ
الْعِظْمَ الْعَظِيمَ
أَلَيْسَ

Thérèse de l'enfant Jésus

par Denis CHAZEAUD

Denis est membre de l'Équipe de Mission de Bussy-Saint-Georges, dans le diocèse de Meaux.



*« Nous le savons désormais, au cœur de nos "impossibles", Il y a toujours un POSSIBLE. »
Roselyne Delaune (Pâques 1998)*

Introduction : Quelques dates importantes

Aujourd'hui, 10 décembre 2004, Marie, notre petite fille de 22 mois joue à côté de moi. Nous attendons la naissance d'un deuxième enfant. Je suis en train d'essayer d'écrire un article pour la *Lettre aux Communautés* sur Thérèse de Lisieux dont l'expérience m'a souvent rejoint aux moments importants de ma vie.

Août 2000 : Après un départ choisi du séminaire, en retraite au Carmel de Mazille pour orienter pratiquement mon existence, je lis pour la première fois l'intégralité des Manuscrits Autobiographiques et pour la première fois je m'abandonne, non sans avoir résisté – ce combat n'est toujours pas achevé ! –, à la volonté du Père.

Dimanche 19 octobre 1997 : Je suis au milieu de quarante mille pèlerins, place Saint Pierre à Rome, dans la délégation de la Mission de France comportant de fidèles compagnons de Thérèse. Nous entendons Jean Paul II déclarer Thérèse de Lisieux « Docteur de l'Église ».

Week-end les 18 et 19 novembre 1996 : Séminariste de la Mission de France depuis deux ans, à l'occasion d'un temps de formation sur Thérèse de Lisieux avec Dominique Fontaine, je suis bouleversé par la lecture de deux extraits du Manuscrit C. Ce dernier manuscrit a été écrit par Thérèse avant de mourir alors qu'elle était malade et éprouvée par l'absence de Dieu. Ces écrits ont été fondateurs pour ma foi et pour ma vie.

Marqué par le témoignage de Thérèse, j'ai commencé alors un vrai chemin de discernement spirituel et de maturation humaine. À sa manière, elle m'a montré une voie exigeante et éprouvante : la petite voie.

Et cette petite voie ouverte par Thérèse n'a de sens qu'orientée vers celui qui donne la vie et la vie en abondance, Jésus-Christ.

C'est à travers cette voie que je désire esquisser le portrait de Thérèse, du moins celle que j'ai cru rencontrer dans ces écrits autobiographiques.

“La petite voie”, celle du courage

Loin des visions éthérées et gentiment naïves, voire fleur bleue de Thérèse, rappelons-nous un seul fait très significatif de sa personnalité : toute jeune fille, elle se battit jusqu'à faire le voyage à Rome pour demander au pape en personne de lui octroyer une dérogation pour entrer au Carmel avant l'âge minimum. À la fin de sa vie¹, Thérèse apparaît encore comme une jeune femme d'action, accomplie, débordante de courage.

1. Tous les passages entre guillemets sont tirés des deux extraits cités plus haut du manuscrit C (p. 250 à 254 et p 263 à 265, *Manuscrits Autobiographiques*, Édition du carmel de Lisieux, 1957).

« *Je jouissais alors d'une foi si vive, si claire, que la pensée du Ciel faisait tout mon bonheur* » Les « *jours si joyeux du temps pascal* », le temps où « *je sentais au fond de mon cœur des aspirations vers une région plus belle* », c'était avant, le temps de l'enfance, de la jouissance, du ressenti, de la possession, de la certitude. À la fin de la vie de Thérèse, c'est le temps du doute, des ténèbres, du brouillard, de l'absence, en plus de la souffrance physique due à sa maladie. « *La pensée du Ciel si douce pour moi n'est plus qu'un sujet de combat et de tourment (...) Il me semble que les ténèbres, empruntant la voix des pécheurs, me disent en se moquant de moi : tu rêves la lumière, une patrie embaumée des plus suaves parfums, tu rêves la possession éternelle du Créateur de toutes ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards qui t'environnent ! Avance, avance, réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant* »

Or dans cette épreuve qu'elle ne peut pas expliciter davantage, par crainte de blasphémer ajoute-t-elle, elle ne perd ni la foi ni la volonté et s'engage pleinement dans ce combat intime.

« *Ah ! que Jésus me pardonne si je lui ai fait de la peine, mais il sait bien que tout en n'ayant pas la*

jouissance de la foi, je tâche au moins d'en faire les œuvres. Je crois avoir fait plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie. » Phrase essentielle où je découvre l'ambiguïté de l'expression « *nuit de la foi* » souvent appliquée à l'expérience de Thérèse de Lisieux. Elle traverse sans aucun doute une nuit, celle de l'absence, de la tentation du néant qui la fait tant souffrir. Elle parle elle-même de ténèbres épaisses. Mais si mystérieusement elle approche la nuit du néant, elle ne perd jamais la foi. Bien plus, Thérèse nous révèle la vraie foi, celle qui se passe de signes, de vision, de ressenti, celle qui s'incarne dans des actes, dans une œuvre alors même qu'elle ne s'appuie sur aucune certitude aucun sentiment. En s'appuyant sur sa propre volonté, elle persévère dans la fidélité, même sans joie. Elle a cette phrase admirable : « *Je n'en ressens aucune joie car je chante simplement ce que JE VEUX CROIRE* ». Thérèse de Lisieux, diminuée par la maladie, « *fragilisée* » par une épreuve profonde, se révèle dans ses écrits comme une femme d'action, animée d'une volonté et *d'un désir à toute épreuve*.

De plus, en plein combat spirituel, son attitude m'a touché et m'enseigne encore aujourd'hui : « *À chaque nouvelle occasion de combat, lorsque mon ennemi vient me provoquer, je me*

conduis en brave, sachant que c'est une lâcheté de se battre en duel, je tourne le dos à mon adversaire sans daigner le regarder en face ; mais je cours vers mon Jésus ». Se conduire en brave selon Thérèse, c'est détourner le regard du Mal et recentrer tout son être vers Jésus. Le seul duel acceptable est celui que j'accomplis avec Dieu lui-même comme Jacob au gué. C'est le seul dont nous pouvons ressortir à la fois plus fort et blessé, plus fort parce que blessé. « *Je Lui dis être prête à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour confesser qu'il y a un Ciel.* » Confesser sa foi en Jésus-Christ est une question de vie ou de mort pour Thérèse : elle est prête à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang. Et pourtant cette confession de foi ne repose sur aucun signe tangible, aucun sentiment de plénitude, Il y a désormais pour Thérèse « *un mur qui s'élève jusqu'aux cieux et couvre le firmament étoilé* ». Sa confession de foi repose sur son propre désir de rester fidèle au Christ.

Thérèse est une femme qui n'abandonne pas dans les difficultés et l'épreuve de l'existence. Dans la Bible, le cœur est le lieu ou l'instance de la décision et non le lieu des sentiments. Au soir de sa vie, Thérèse n'est plus sentimentale, elle est devenue une femme de cœur.

Par ces quelques lignes qui m'ont bouleversé, Thérèse a été pour moi celle qui a brisé le mur avec lequel j'avais entouré ma personne, d'autant plus solide qu'il était brillant aux yeux de mes proches. La petite voie qu'elle m'a ouverte est celle du courage. Car Thérèse de Lisieux m'a révélé que pour devenir un homme, je devais trouver le courage de me décider, de me lancer, de me risquer, de me confronter à mon être, à mon histoire, aux autres sans attendre la lumière ou le déclic, sans être sûr, sans être certain que la route empruntée serait la bonne, sans connaître le tracé du chemin idéal. Le courage de quitter les rails que je subissais inconsciemment et celui de m'engager sur des chemins que je craignais éprouvants. Le courage d'accepter d'écouter mon cœur et non ma tête, et non le cœur et la tête des autres, des parents, des formateurs, des amis. Le courage de consentir à rester seul. Le courage de faire la vérité sur mon existence et ma personne.

La petite voie, celle de l'abandon

Mais qui a ce courage-là, sinon les héros de mon enfance ou de mes lectures, tous ou presque sans peur et sans reproche ? À l'époque,

j'avais peur et je ne le savais pas. Je n'étais pas un héros même si je faisais semblant. J'avais peur de ne maîtriser ni mon avenir ni ma route. J'étais dans l'illusion de la maîtrise de ce qui arrive, de la puissance sur les choses et sur les êtres, au premier rang duquel le mien. L'expérience de Thérèse faisait écrouler sans ménagement l'imaginaire de mes représentations « héroïques » ou élitistes et me confrontait au réel de ma vie.

Or ce courage qu'a déployé Thérèse pendant toute sa vie, s'il est nécessaire n'est pas suffisant pour devenir un homme ou une femme à la suite du Christ. En effet, je crois qu'une tension « existentielle » habite chacun d'entre nous entre ce qui est du domaine de l'action, du faire, du décider et ce qui est du domaine de la contemplation, du laisser faire, de l'accueillir. Je découvrais que Thérèse avait vécu ardemment cette tension en termes d'épreuve à passer, de combat à mener.

Animée par la force de son désir pour Jésus et de sa volonté pour le rejoindre, Thérèse a paradoxalement fait l'expérience d'une solitude radicale et a subi l'épreuve de son absence. La sainteté et le salut de Thérèse ne résident pas d'abord dans son courage mais dans sa faculté, au sein de l'épreuve et de la souffrance, à se

remettre à quelqu'un d'autre, à lâcher prise. Pour cela, elle a dû reconnaître sa vulnérabilité, sa finitude, sa dépendance au sein même de l'obscurité, à l'intérieur même de ce mystère où s'affronte le néant et la plénitude, les ténèbres et la lumière ; un mystère qu'elle ne peut traverser que tenue par la foi et l'amour de Jésus-Christ. « *Ah ! Seigneur, je sais que vous ne commandez rien d'impossible, vous connaissez mieux que moi ma faiblesse, mon imperfection...* » Thérèse est une femme qui s'abandonne tout entière, mais qui n'abandonne jamais : la « petite voie » est celle de l'abandon !

En même temps que j'étais appelé à trouver le courage nécessaire pour sortir de l'impasse, l'expérience de Thérèse me montrait l'étroit passage que je devais emprunter en abandonnant l'illusion de la toute puissance, en reconnaissant ma vulnérabilité. Thérèse m'a décidé à ne plus me cacher à mes propres yeux, à reconnaître enfin ma part d'ombre, à traverser résolument ce « pays de ténèbres » qui m'empêchait d'aimer et donc de vivre, en remettant ce que j'étais, TOUT ce que j'étais, y compris ce que je voulais ignorer, à celui que je désirais suivre et aimer, Jésus-Christ.

La petite voie, celle de l'amour

L'amour du Christ, la Charité, mot si souvent employé par Thérèse et si mal utilisé aujourd'hui, sont en effet au centre de son expérience et de son enseignement. Thérèse est une femme amoureuse de Jésus. Elle est prête à lui donner sa vie, tout son être. Nul héroïsme mais une remise totale, radicale d'elle-même dans les mains de celui qu'elle aime et qui l'aime. Thérèse fait de son être une offrande à Dieu à la manière du Christ sur la Croix : « Père, entre tes mains, je remets mon esprit ».

Nulle exclusive malsaine, non plus, car pour Thérèse, aimer Dieu, c'est aimer les hommes. « Je m'appliquais surtout à aimer Dieu et c'est en l'aimant que j'ai compris qu'il ne fallait pas que mon amour se traduisît seulement par des paroles ». Faire la volonté de Dieu, c'est aimer les autres par des actes. « La charité parfaite consiste à supporter les défauts des autres, à ne point s'étonner de leurs faiblesses, à s'édifier des plus petits actes de vertu qu'on leur voit pratiquer, mais surtout j'ai compris que la charité ne doit point rester enfermée dans le fond du cœur... » Consciente de son incapacité à atteindre la

perfection, elle offre alors son être au Christ pour qu'il aime à travers elle. « Vous savez bien que jamais je ne pourrai aimer mes sœurs comme vous les aimez, si vous-même, ô mon Jésus, ne les aimiez encore en moi. »

« Oui je le sens, lorsque je suis charitable, c'est Jésus seul qui agit en moi ; plus je suis unie à Lui, plus aussi j'aime toutes mes sœurs ». Thérèse résout ainsi cette tension intérieure entre désir et abandon par l'expérience de l'amour du Christ et des frères. La petite voie, c'est celle de l'amour du Christ et des hommes.

En lisant Thérèse, j'ai découvert que l'enjeu de toute vie d'homme est l'amour : apprendre à aimer et à se laisser aimer. Thérèse m'a montré le chemin pour aimer : rester tenace et persévérant, porté par le désir de mon cœur ; reconnaître ma part d'ombre, de péché, de souffrance et d'impossibles en les abandonnant à Celui qui est Lumière, pardon, crucifié et ressuscité. Je ne pouvais commencer à aimer qu'en donnant ma vie et qu'en me laissant altérer par celles des autres. Commencer à aimer, c'était commencer à vaincre ma peur en apprenant la confiance.

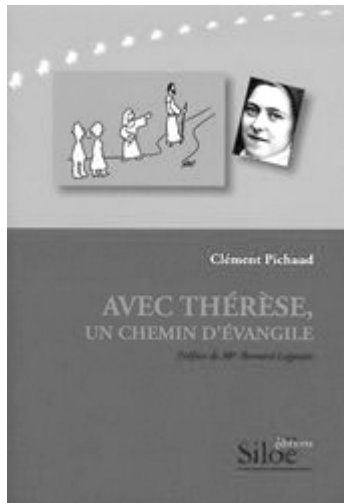
Thérèse de l'Enfant Jésus

Thérèse Martin est devenue un jour Thérèse de l'Enfant Jésus avant d'être Thérèse de Lisieux. C'est bien Thérèse de l'Enfant Jésus qui m'a rejoint un jour sur mon chemin car c'est par elle, comme me l'écrivait un ami jésuite pour Noël 1985, que j'ai compris que : « *L'enfant de Noël nous tourne déjà vers l'ultime révélation de Dieu : le dénuement de la Croix. Qu'il te rappelle ainsi que Dieu ne vient pas à côté de nos misères*

mais dans nos misères. Il est l'enfant du pardon, l'enfant de notre naissance à venir. Notre naissance n'est pas derrière nous mais devant nous et elle s'annonce déjà à travers toutes nos faiblesses pardonnées ».

C'est bientôt Noël ! Ma fille Marie me tend les bras. Elle, elle a déjà tout compris...

Je rends grâce à Dieu ! •



**AVEC THÉRÈSE,
UN CHEMIN D'ÉVANGILE**
Clément PICHAUD

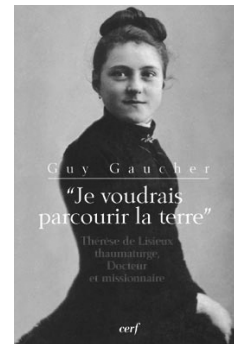
(préface de Mgr Bernard Lagoutte)
Éditions Siloë, La Roche-sur-Yon, 2004,
203 pages.

Auteur d'un premier livre sur Thérèse de Lisieux, Clément Pichaud propose ici, une approche originale et actuelle de Thérèse et de sa "petite voie", pour que chacun puisse emprunter le chemin d'évangile dans toutes les dimensions de sa vie.

**« JE VOUDRAIS PARCOURIR
LA TERRE... »**

Thérèse de Lisieux thaumaturge,
docteur et missionnaire
Guy GAUCHER

Éditions du Cerf, Paris, 2003, 288 pages.



Avec Thérèse de Lisieux, la mission vers l'incroyance

par **Dominique FONTAINE**
prêtre de la Mission de France

Dominique fait partie de l'Équipe de Mission de Saint-Fons-Feyzin, dans le diocèse de Lyon, depuis septembre 2004.



Les responsables des sanctuaires de Lisieux m'ont demandé d'évoquer le charisme missionnaire que la Mission de France a puisé dans l'expérience spirituelle de Sainte Thérèse.

Je voudrais partir de ma propre expérience. Cet été, j'ai retrouvé près de Poitiers des amis de trente ans, à l'époque où nous étions militants étudiants. Plusieurs avaient eu l'idée d'organiser entre nous une sorte d'université d'été pour "refaire le monde". Le thème était "Que reste-t-il de nos amours?" (sous entendu : des utopies pour lesquelles nous nous sommes battus). La plupart avaient été militants communistes et sont aujourd'hui dans un large éventail d'engagements

professionnels et militants. J'étais presque le seul à m'affirmer chrétien.

Dans la discussion est revenue la question de Dieu, d'une forme de transcendance nécessaire dans la vie sociale, d'une utopie et d'une espérance capables de mobiliser les hommes pour un autre monde. Michel, un de mes amis a dit : « *Quand je revois ces trente années, je me dis que, personnellement, j'ai vécu une grande chance : issu d'un milieu défavorisé et complètement élevé dans la religion, j'ai pu vivre un parcours de vie et lutter pour un projet de transformation sociale qui m'a permis de ne pas avoir recours à la notion de Dieu et de transcendance.* »

Le débat s'est poursuivi dans des discussions individuelles. Avec plusieurs, j'ai pu raconter ma relation à Dieu et dire ce que signifiait pour moi la résurrection. Avec certains, j'ai senti une profonde connivence, au-delà des mots balbutiés, sur l'ouverture à une altérité, sur le fait que nos vies ne se construisent pas à la force des poignets, sur la nécessité de lâcher prise, de faire confiance à la vie, confiance à quelqu'un... Avec d'autres, j'ai mesuré combien le mot Dieu restait intraduisible dans leur expérience. Avec Michel, j'ai constaté que son refus de Dieu était resté identique, mal-

gré les difficultés qu'il a vécues, en particulier quand sa femme l'a quitté. Oui, il y a véritablement des hommes qui n'ont pas la foi...

Une foi qui traverse l'incroyance

Ma prière, ce soir-là, m'a transporté trente ans en arrière, quand j'étais à l'université de Nancy. Au bout de quelques mois, je m'étais rendu compte que beaucoup d'étudiants avec qui je nouais amitié étaient incroyants. Ils savaient que je voulais être prêtre et ne se privaient pas de m'attaquer dans mes convictions. Nous avons passé des soirées de discussions acharnées sur Dieu et l'Église. Ces amis me démontraient que la religion était perverse et dépassée, que la consolation d'une vie après la mort était une illusion. Ils me disaient : « *Tu rêves, tu te fais ton cinéma avec ce Dieu que tu te fabriques pour ensuite mieux croire en lui.* » Je rentrais à la cité universitaire « *terrassé, mais non anéanti* » selon le mot de Paul aux Corinthiens (2 Co 4, 9). Et je me jetais dans la prière en redisant au Christ ma confiance malgré tout. Certains soirs, je me demandais s'il y avait bien quelqu'un à l'autre bout pour entendre ma prière. Mais alors, c'était encore une phrase

de Paul qui me donnait la paix : « *Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus Christ* » (Rm 8, 39).

Dans cette aventure où ma foi était continuellement remise en question, je m'étais aperçu qu'au lieu de disparaître, cette foi s'approfondissait, même si je n'avais plus les mots pour l'exprimer. Ma foi avait appris à traverser l'incroyance de mes compagnons.

C'est à cette époque que j'ai trouvé ma vocation : *devenir prêtre pour les incroyants*. Je suis entré au séminaire de la Mission de France. J'ai été très étonné que les deux premiers prêtres que j'y ai rencontrés m'aient parlé tous deux de Thérèse de Lisieux. Comment se faisait-il que ces prêtres-ouvriers, qui m'impressionnaient par leur expérience de prêtres en usine et sur les bateaux, étaient "tombés amoureux" de la petite Thérèse ?

Ma mère s'appelant Thérèse, nous parlions souvent de Thérèse de Lisieux à la maison. Adolescent, je vibrais à sa petite voie, à son désir d'être « *au cœur de l'Église l'Amour* ». À l'époque, je voulais partir comme missionnaire dans le

Tiers Monde, comme mon oncle missionnaire au Nord Cameroun. Et je me sentais proche de Thérèse, patronne des missions, qui priait pour les missionnaires.

C'est donc avec intérêt que j'ai abordé la première récollection proposée par le séminaire : c'était sur Thérèse de Lisieux ; elle était animée par Jean-François Six. Celui-ci nous avait demandé de lire les manuscrits autobiographiques. Quand je suis arrivé au Manuscrit C et aux pages où Thérèse révèle à la prieure, Mère Marie de Gonzague, son épreuve de la foi à partir de Pâques 1896, j'ai eu le sentiment d'une illumination : Thérèse, qui avait vécu au siècle précédent, enfermée dans son carmel, me donnait des mots pour exprimer l'expérience spirituelle que j'avais vécue à l'université et qui m'avait conduit à la Mission de France.

Ainsi, avec ce grand texte du Manuscrit C (de 5 r° à 7 v°), tout s'est trouvé pour moi sur la même longueur d'onde : le chemin de Thérèse, ce que j'avais vécu pendant quatre ans à l'université, et la vocation de la Mission de France que je commençais à découvrir.

Il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi

Mais entre ces trois expériences, il y avait quand même une différence : ces incroyants qui étaient devenus mes amis, ces incroyants avec qui les prêtres de la Mission de France vivaient chaque jour, **Thérèse ne les a jamais connus** en chair et en os, elle n'a jamais eu de dialogues réels avec eux. Les incroyants existent, elle ne les a pourtant jamais rencontrés, pourrait-on dire !

Depuis longtemps, je cherche à percer ce paradoxe. Il s'est doublé pour moi d'une autre question : comment se fait-il que Thérèse (à part dans cette relecture que constituent ces pages du Manuscrit C) parle très peu explicitement de sa **solidarité mystique** avec ces « *âmes qui n'ont pas la foi* », alors qu'elle évoque souvent, bien qu'à mots couverts, son **épreuve de la foi** ?

En septembre 2003, j'ai animé une session du séminaire de la Communauté Mission de France sur Thérèse de Lisieux. Nous étions au carmel de Mazille, en Bourgogne. Nous avons invité des carmélites à nous parler de leur expérience

spirituelle à l'école de Thérèse de Lisieux. J'en ai profité pour leur poser ma question : « *Comment Thérèse a-t-elle pu faire cette découverte mystique de l'athéisme alors qu'elle n'était pas en relation directe avec les athées ?* ». Une des carmélites m'a répondu sans hésiter : « *Elle n'avait pas besoin de les rencontrer : elle se découvre tout à coup comme eux. Elle vit la question de la mort qui peut conduire au néant et elle comprend que les athées « ne parlent pas contre leur pensée ». Et immédiatement Thérèse se sent solidaire d'eux* ». Une autre carmélite précise : « *Dans la communauté monastique, il n'y a pas d'échappatoire possible comme il y en a dans la vie ordinaire : on ne peut pas esquiver les questions quand elles viennent se poser, celle de la mort comme les autres.* »

Ce dialogue éclaire l'expérience de Thérèse à Pâques 96. On peut faire l'hypothèse suivante : par les hémorragies de la nuit du jeudi au vendredi saint, Thérèse vient de ressentir dans son corps que la mort n'est plus une perspective envisagée mais une réalité proche ; un peu comme un malade à qui le médecin révèle tout à coup qu'il est condamné et que c'est une question de jours. Après un moment de joie (« *la pensée du Ciel faisait tout mon bonheur* »), Thérèse est confron-

tée, comme tout un chacun un jour ou l'autre, à l'inéluctable. Elle est au pied du mur. Finalement, y a-t-il quelque chose après la mort ? « *La pensée du ciel, si douce pour moi, n'est plus qu'un sujet de combat et de tourment* », écrit-elle.

Épreuve et révélation

Ce qu'on peut noter d'abord, c'est que Thérèse vit cette situation comme une épreuve. Mais ce qui est étonnant, c'est la façon dont elle situe cette épreuve. D'emblée, **elle la relit comme une révélation** : « *aux jours si joyeux du temps pascal, Jésus m'a fait sentir...* », **et cette révélation concerne les athées de son temps** : « *... qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi* ». Au lieu de se lamenter sur son sort, elle ouvre son expérience sur celle des « *impies* », qu'elle **comprend de l'intérieur**. Thérèse ressent ce que c'est que de ne plus avoir l'espérance du ciel après la mort, elle en « *sent l'amertume* ».

Cette expérience est d'autant plus forte que des hommes la vivent sciemment, volontairement. Et cela rend crédible pour elle la perspective d'un possible néant après la mort. C'est ce qu'elle exprime à travers cette voix intérieure qui est la

sienne et qu'elle entend avec, comme en surimpression, celle des athées : « *Il me semble que les ténèbres empruntant la voix des pécheurs me disent en se moquant de moi : — Tu rêves la lumière, une patrie embaumée des plus suaves parfums, tu rêves la possession éternelle du Créateur de toutes ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards qui t'entourent, avance, avance, réjouis-toi de la mort qui te donnera non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant.* »

Mais ce que Thérèse vit et exprime à travers cette épreuve, c'est une nouvelle fraternité. Ces athées, ces impies, ces hommes qui refusent la grâce, elle en fait des frères, ce qui est scandaleux pour le milieu chrétien de son époque. Elle l'exprime dans un de ces glissements de style dont elle est coutumière, quand son récit se transforme en prière : « *Mais Seigneur, votre enfant l'a comprise votre divine lumière, elle vous demande pardon pour ses frères, elle accepte de manger aussi longtemps que vous le voudrez le pain de la douleur et ne veut point se lever de cette table remplie d'amertume où mangent les pauvres pécheurs avant le jour que vous avez marqué... Mais aussi ne peut-elle pas dire en son nom, au nom de ses frères : Ayez pitié de nous Sei-*

gneur, car nous sommes de pauvres pécheurs !... Oh ! Seigneur, renvoyez-nous justifiés... Que tous ceux qui ne sont point éclairés du lumineux flambeau de la Foi le voient luire enfin ! » Thérèse n'écrit pas : « en son nom et au nom de ses frères », dans une addition, elle écrit : « en son nom, au nom de ses frères ». Il y a ici une équivalence entre les deux. Un peu plus loin, elle dit : « nous sommes de pauvres pécheurs ». Elle se compte dans le lot. Elle ressent pour eux plus qu'une solidarité : une réelle fraternité.

En acceptant de « rester à la table des pécheurs », comme elle dit, Thérèse s'est rendue intérieure à leur expérience spirituelle. C'est à ce charisme que la Mission de France a puisé. Je voudrais citer un exemple récent : cet été, nous avons une session de retrouvailles à l'abbaye de Pontigny (le siège canonique de la Mission de France) ; nous avons découvert que plusieurs d'entre nous, sans se concerter et par des biais divers, étaient interpellés par le monde des nomades, qui sont parmi les plus exclus dans notre société européenne. Dans la discussion, l'un de nous a dit : « *Ce qui me préoccupe, ma question, c'est : comment je vais dépendre d'eux ?* ». Et c'est vrai que ce n'est pas évident. Avec les nomades, nous sommes quand même du bon

côté des barrières sociales, nous nous méfions toujours un peu d'eux... Et pourtant, si nous voulons être témoins de Jésus qui a mangé à la table des publicains et des pécheurs, il nous faut quelque part "dépendre d'eux", manger à leur table et y rester.

Thérèse ne veut pas « *se lever de cette table avant le jour que Dieu a marqué* », dit-elle. Cette attitude a rejoint profondément les prêtres de la Mission de France dans leur engagement missionnaire : être avec ceux à qui nous sommes envoyés, nous laisser inviter par eux, leur être fidèles dans un long compagnonnage, pour devenir ensemble frères du chemin, dans nos obscurités respectives et à l'écoute de l'Esprit Saint qui nous parle aussi à travers eux, cet Esprit dont on ressent le souffle comme une brise légère dans le dialogue de vie et de foi avec ceux qui sont devenus nos frères.

Le flambeau de la charité

Dans le moment même où elle accepte de rester dans l'obscurité, assise à la table des pécheurs, Thérèse exprime son désir dans sa prière au Christ : « *Que ceux qui ne sont point éclairés du lumineux flambeau de la foi le voient luire enfin !* »

Pendant longtemps, j'ai eu sur ce point un différend avec Thérèse, comme avec Madeleine Delbrêl, dont je reparlerai. Par refus du prosélytisme, je résistais à l'idée de vouloir convertir les athées que je rencontrais. Je les confiais à Dieu dans ma prière, mais je me refusais à projeter sur eux mon désir qu'ils découvrent la lumière de la foi telle que je la voyais.

Et puis, en lisant la suite du Manuscrit C, j'ai découvert que Thérèse donne un sens nouveau au « *lumineux flambeau de la foi* ». En évoquant la phrase de Jésus sur le flambeau qui ne doit pas rester sous le boisseau, elle écrit ceci : « *Il me semble que ce flambeau représente la charité qui doit éclairer, réjouir, non seulement ceux qui me sont les plus chers, mais tous ceux qui sont dans la maison, sans excepter personne* » (C 12 r°). Ainsi, le flambeau de la foi, pour Thérèse, n'est pas d'abord la proclamation, mais la charité, l'amour vécu sur le registre des actes les plus humbles de la vie quotidienne. Elle en donnera de multiples exemples dans son manuscrit. Il me semble d'ailleurs que tel est le sens de sa phrase : « *Jésus sait bien que tout en n'ayant pas la jouissance de la Foi, je tâche au moins d'en faire les œuvres. Je crois avoir fait plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie* ». Ses

actes de foi sont des actes d'amour gratuit, vécus au quotidien, qui disent en acte ce qu'elle « *veut croire* ». Thérèse veut signifier ardemment que Jésus désire, à travers les siens, aimer d'une inexprimable tendresse tous les êtres humains quels qu'ils soient, ses sœurs religieuses dans son carmel ou les impies de la société anticléricale de son temps. Le flambeau de la charité doit éclairer tous ceux qui sont dans la maison, sans excepter personne, précise-t-elle : on sent là l'amour universel auquel aspire Thérèse, et en même temps cet amour n'est pas évaporé, idéaliste, il se traduit par l'amour de chaque personne en chair et en os avec qui elle vit.

Thérèse m'a fait donc découvrir que la tâche du missionnaire est d'aimer. Aimer les gens à qui nous sommes envoyés, aimer chacun sans choisir ceux qui mériteraient notre amitié, vivre humblement la bonté du cœur du Christ... En disant cela, j'ai le sentiment de glisser vers les textes spirituels de Madeleine Delbrêl, dont la spiritualité s'est mélangée, dans ma vie de prêtre à Ivry-sur-Seine, avec celle de Thérèse : Madeleine, cette femme toute proche de chez nous, cette femme de notre paroisse d'Ivry, cette femme qui a vécu la "nuit du néant" dans son poème écrit à

l'âge de 17 ans : « *Dieu est mort, vive la mort* », cette femme qui a été éblouie par le Christ et qui l'a aimé passionnément, cette femme qui, comme Thérèse, lisait et relisait l'Évangile comme le livre du Christ vivant aujourd'hui, comme le livre de la présence réelle de Jésus, cette femme qui a aimé comme Jésus a aimé, comme Thérèse a aimé...

Toutes les deux ensemble m'ont obligé, et avec moi bien d'autres membres de la Communauté Mission de France, à ne pas baisser la garde, à ne pas nous contenter d'une amitié et d'une solidarité avec ceux à qui le Christ et l'Église nous envoient, à ne pas nous contenter de "l'être avec", de la "communauté de destin", comme nous disons. Elles nous poussent à être comme elles au cœur de l'Église, dans ce cœur brûlant d'Amour. Car si cet amour du cœur de l'Église venait à s'éteindre, les missionnaires que nous sommes n'annonceraient plus l'Évangile.

J'aime les lointains

Je voudrais, à ce point où je suis arrivé, laisser la parole à Jacques Leclerc, qui a écrit un livre chez Desclée de Brouwer : *J'aime les lointains, itinéraire spirituel d'un prêtre en Chine*. En

juin 1896, Marie de Gonzague, la prieure, avait proposé à Thérèse de correspondre avec un jeune prêtre missionnaire, Adolphe Roulland. Cent ans après ce dernier, Jacques Leclerc partait pour la Chine, et justement dans cette même province du Sichuan, en emportant les lettres de Thérèse au Père Roulland. Dans son livre, Jacques Leclerc s'attarde sur la deuxième lettre de Thérèse, du 30 juillet 1896, à la veille de l'embarquement de son "frère" prêtre pour la Chine. « *On ne peut pas ne pas remarquer*, écrit-il, *que Thérèse met la barre haute en proposant d'emblée à Adolphe une méditation d'Isaïe*. » Thérèse, dans sa lettre, écrivait : « *Ce soir, pendant mon oraison, j'ai médité des passages d'Isaïe qui m'ont paru si bien appropriés à vous que je ne puis m'empêcher de vous les copier* : « *Prenez un lieu plus spacieux pour dresser vos tentes... Levez les yeux et regardez autour de vous ; tous ceux que vous voyez assemblés viennent vers vous. [...] Alors vous verrez cette multiplication extraordinaire, votre cœur étonné se dilatera lorsque la multitude des rivages de la mer et tout ce qu'il y a de grand parmi les nations sera venu vers vous* ». *N'est ce pas le centuple promis ? Et ne pouvez-vous pas vous écrier à votre tour* : « *l'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, il m'a rempli de son onction. Il m'a envoyé pour an-*

noncer sa parole, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour rendre la liberté à ceux qui sont dans les chaînes et consoler ceux qui pleurent... » [...] Mon peuple sera un peuple de justes, ils seront les rejetons que j'ai plantés... J'irai parmi les îles les plus reculées, vers ceux qui n'ont jamais entendu parler du Seigneur. J'annoncerai sa gloire aux nations et je les offrirai comme un présent à mon Dieu ».

Jacques Leclerc commente : « *La prophétie d'Isaïe reprend la figure du juste. À la lumière de ce que Thérèse nous donne à comprendre de nos frères humains qui n'ont pas la foi, cette figure du juste se développe de façon particulière. Il n'était pas facile pour un jeune français, à l'époque d'Adolphe, d'avoir le regard libre de tout a priori colonialiste, donc de pessimisme ou au pire de mépris, pour l'autre, colonisé ou "missionné", en l'occurrence le Chinois. Un siècle plus tard, notamment après les grands textes de Vatican II, il est possible de reconnaître en tout homme un être appelé à la figure du juste. Au long de ce chemin d'amour sur lequel les hommes se reconnaissent dans leur vocation commune à être des justes, la parole de l'homme de Dieu devient prononçable et audible. Ce qu'il dira de la gloire de Dieu à son frère qui ne le connaît pas sera authentique et reçu comme tel. Ce sera reçu*

comme une parole offerte à un frère, digne de leur commune humanité, précisément dans la dignité même qui autorise le croyant à porter devant Dieu l'offrande du monde. » (p. 94).

Une révélation étonnante

Voilà donc comment l'un d'entre nous puise à la source du charisme missionnaire de Thérèse. Je pourrais en citer bien d'autres.

Mais je voudrais revenir sur Pâques 96. Thérèse a vécu là l'épreuve de l'imminence de la mort et de la nuit du néant, l'épreuve d'« *un mur qui s'élève jusqu'aux cieux et couvre le firmament étoilé* » (C 7 v°). Dans cette épreuve, nous pouvons tous nous retrouver. Peut-être la connaissons-nous un jour ? En tout cas, nous connaissons certainement des personnes, croyantes ou non, qui l'ont vécue à l'approche de la mort. Nous savons comment Thérèse a traversé cette épreuve « *qui ne devait pas durer quelques jours, quelques semaines, elle devait ne s'éteindre qu'à l'heure marquée par le Bon Dieu et... cette heure n'est pas encore venue* », écrit-elle deux mois et demi avant sa mort. Cette épreuve, elle ne s'en lamente pas. Elle ne cherche pas à en sortir. Elle veut « *rester là à fixer l'invisible lumière*

qui se dérobe à sa foi » (B 5). Elle veut « *rester à la table des pécheurs* ». Bien sûr elle souffre, mais fondamentalement elle considère cette épreuve comme une nouvelle étape que Jésus l'invite à vivre pour la structuration de sa foi. Cette épreuve l'a conduite à l'extrême de l'amour : « *Je n'ai plus de grands désirs si ce n'est d'aimer jusqu'à mourir d'amour* » (C 7 v°). Cette épreuve lui a permis d'écrire les pages inouïes du manuscrit de septembre 96 (Manuscrit B), elle l'a conduite à vouloir « *revenir sur la terre pour faire aimer Jésus* », elle lui a fait oser demander à ses frères prêtres de dire chaque jour après sa mort cette prière étonnante : « *Père miséricordieux, au nom de notre doux Jésus, de la Vierge Marie et des Saints, je vous demande d'embraser ma soeur de votre Esprit d'amour et de lui accorder la grâce de vous faire beaucoup aimer* » (L 220).

Mais ce qui reste stupéfiant, c'est que d'emblée elle ait vécu cette épreuve comme une révélation de ce que ressentent au fond de leur âme ces athées dont elle était si loin, au point qu'elle les appelle sans hésiter ses frères. Logiquement, cette révélation aurait du être une conséquence de son épreuve : parce que je suis dans les ténèbres, je

comprends ceux qui disent que la mort conduit au néant. Or dans sa relecture de juin 97, Thérèse place cette révélation en exergue de son épreuve : « *Aux jours si joyeux du temps pascal, Jésus m'a fait sentir qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi.* » Et seulement ensuite : « *Il permet que mon âme fût envahie des plus épaisses ténèbres et que la pensée du Ciel si douce pour moi ne soit plus qu'un sujet de combat et de tourment.* »

Ce que des missionnaires ont découvert après de longues années de compagnonnage, ce que des moines et des moniales peuvent peu à peu sentir dans les murs de leur monastère en découvrant leur propre part d'incroyance, comme nous tous dans notre vie apostolique, Thérèse de Lisieux l'a senti d'emblée : « *Jésus m'a fait sentir qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi.* »

Au nom de ses frères

Cette solidarité mystique avec ceux qu'on appelait les impies et que Thérèse appelle maintenant ses frères était certainement inaudible, voire blasphématoire. C'est ce que pressentait Thérèse quand elle écrit, après avoir évoqué cette voix

intérieure qui lui parle de « *la nuit du néant* » : « *Je ne veux pas en écrire plus long, je craindrais de blasphémer... j'ai peur même d'en avoir trop dit...* » (C 7 r°).

C'est une première raison pour laquelle, en dehors du Manuscrit C qu'elle écrit uniquement pour Marie de Gonzague, elle ne parle pas de cette solidarité avec les impies et les incrédules, alors qu'elle évoque souvent l'épreuve, le brouillard, la nuit qu'elle est en train de traverser.

C'est une réponse à la question que je posais au début. Je la posais parce que, puisque la fraternité mystique avec les athées n'est exprimée explicitement que dans ce passage du Manuscrit C, on pourrait en conclure qu'elle n'est pas très importante pour Thérèse.

Or, si la première réponse que je viens de donner est plausible, il en est une autre, qu'une discussion avec Jean-François Six m'a fait découvrir. Cette réponse est contenue dans la prière jaillie de son épreuve que j'ai déjà citée (p. 17-18). Pour Thérèse, il n'y a plus d'un côté les croyants et de l'autre les incroyants, d'un côté les pécheurs, les impies, les âmes à sauver, et de l'autre « *les âmes justes* » qui prient pour la

conversion des pécheurs. Pour Thérèse, athées, incrédules ou croyants, nous nous découvrons frères, nous sommes tous à la même table, nous sommes tous des âmes à sauver, nous avons tous à être pardonnés. Du sein de l'épreuve, nous avons tous à découvrir le lumineux flambeau de la foi dans l'amour fraternel.

C'est pour cela que les mots « *impies* » ou « *incrédules* », qu'elle emploie dans la page où elle exprime son expérience de Pâques 96, n'apparaîtront plus ensuite, mais uniquement les mots « *pécheurs* » ou « *sauver des âmes* », dans lesquels elle inclut ceux qui ne connaissent pas le Christ, les Chinois que rencontre Adolphe Roulard, ses sœurs carmélites et... elle-même !

La mission selon Vatican II

Un siècle après Thérèse, on peut dire la fécondité de la révélation de Pâques 1896, révélation reçue du Christ, vécue par Thérèse, pressentie par des hommes comme le cardinal Suhard quand il a fondé la Mission de France, exprimée par Paul VI quand il disait que l'Esprit Saint nous parle aussi à travers l'incroyance de tant de nos contemporains.

Oui, Thérèse est vraiment patronne des missions, en tout cas de la mission telle que l'Esprit l'a insufflée à nos Églises au 20^e siècle avec le Concile Vatican II et avec des figures comme Madeleine Delbrêl.

Au moment du centenaire de la naissance de Madeleine Delbrêl, je voudrais la citer, dans un texte intitulé "Athéisme et évangélisation" qu'elle a écrit à l'occasion de l'ouverture du Concile en 1962. Ce texte¹, où je retrouve en filigrane Thérèse de Lisieux, je l'ai médité au retour de ma rencontre avec ces amis de trente ans dont je parlais au début : « *Le mot Dieu est intraduisible en milieu communiste. Il faudra le cerner, l'approcher, le faire présumer, le faire pressentir. Il faudra en témoigner par toute une attitude de vie, par des options, par des actes qui supposent Quelqu'un, invisible mais vivant, intouchable mais agissant [...]* La bonté du

cœur venue du Christ a, pour le cœur incroyant, le goût inconnu de Dieu. Elle est, pour l'incroyant, insolite, liée à cet insolite absolu que Dieu est pour lui. Elle réveille, interroge les forces assoupies de son cœur, des forces inconnues de lui dont il constate en lui la réalité vivante. Elle sympathise avec ce qui, dans le cœur de l'incroyant, est à la fois le plus solitaire et le plus apte à se tourner intérieurement, secrètement, vers Dieu comme un possible. »

Et Madeleine continue en écrivant ce qui peut être pour nous aujourd'hui tout un programme : « *L'Évangile n'est annoncé vraiment que si l'évangélisation reproduit entre le chrétien et les autres le cœur à cœur du chrétien avec le Christ de l'Évangile. Mais rien au monde ne nous donnera la bonté du Christ sinon le Christ lui-même. Rien au monde ne nous donnera l'accès au cœur de notre prochain sinon le fait d'avoir donné au Christ l'accès au nôtre* ». •

1. *Nous autres, gens des rues*, Livre de vie - Seuil, p. 266, 270 et 271.

Thérèse de Lisieux

Quand Thérèse commence à raconter l'histoire de sa vie, elle se pose une "question missionnaire" : Pourquoi beaucoup d'hommes vivent toute leur vie sans « avoir même entendu prononcer le nom de Dieu » ? Elle trouve la réponse en découvrant que le Dieu révélé par Jésus s'abaisse jusqu'au cœur du plus petit des humains.

OUVRANT le Saint Évangile, mes yeux sont tombés sur ces mots : « *Jésus étant monté sur une montagne, il appela à Lui ceux qu'il lui plut ; et ils vinrent à Lui.* » (Mc, 3,13). Voilà bien le mystère de ma vocation, de ma vie tout entière et surtout le mystère des privilèges de Jésus sur mon âme... Il n'appelle pas ceux qui en sont dignes, mais ceux qu'il lui *plaît* ou comme le dit St Paul : « *Dieu a pitié de qui Il veut et Il fait miséricorde à qui Il veut faire miséricorde. Ce n'est donc pas l'ouvrage de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde.* » (Rm 9,15-16). Longtemps je me suis demandé pourquoi le

bon Dieu avait des préférences, pourquoi toutes les âmes ne recevaient pas un égal degré de grâces, je m'étonnais en Le voyant prodiguer des faveurs extraordinaires aux Saints qui l'avaient offensé, comme S^t Paul, S^t Augustin et qu'Il forçait pour ainsi dire à recevoir ses grâces ou bien en lisant la vie de Saints que Notre Seigneur s'est plu à caresser du berceau à la tombe, sans laisser sur leur passage aucun obstacle qui les empêchât de s'élever vers Lui et prévenant ces âmes de telles faveurs qu'elles ne pouvaient ternir l'éclat immaculé de leur robe baptismale, je me demandais pourquoi les pauvres sauvages par exemple mouraient en grand nombre avant d'avoir même entendu prononcer le nom de Dieu... Jésus a daigné m'instruire de ce mystère, Il a mis devant mes yeux le livre de la nature et j'ai compris que toutes les fleurs qu'Il a créées sont belles, que l'éclat de la rose et la blancheur du Lys n'enlèvent pas le parfum de la petite violette ou la simplicité ravissante de la pâquerette... J'ai compris que si toutes les petites fleurs voulaient être des roses, la nature perdrait sa parure printanière, les champs ne seraient plus émaillés de fleurettes...

Ainsi en est-il dans le monde des âmes qui est le jardin de Jésus. Il a voulu créer les grands saints qui peuvent être comparés au Lys et aux roses mais il en a créé aussi de plus petits et ceux-ci doivent se contenter d'être des pâquerettes ou des violettes destinées à réjouir les regards du bon Dieu lorsqu'Il les abaisse à ses pieds ; la perfection consiste à faire sa volonté, à être ce qu'Il veut que nous soyons...

J'ai compris encore que l'amour de Notre Seigneur se révèle aussi bien dans l'âme la plus simple qui ne résiste en rien à sa grâce que dans l'âme la plus sublime, en effet le propre de l'amour étant de s'abaisser, si toutes les âmes ressemblaient à celles des Saints docteurs qui ont illuminé l'Église par la clarté de leur doctrine, il semble que le bon Dieu ne descendrait pas assez bas en venant jusqu'à leur cœur, mais Il a créé l'enfant qui ne sait rien et ne fait entendre que de faibles cris, Il a créé le pauvre sauvage n'ayant pour se conduire que la loi naturelle et c'est jusqu'à leur cœur qu'Il daigne s'abaisser, ce sont là ses fleurs des champs dont la simplicité Le ravit... En descendant ainsi le Bon Dieu montre sa grandeur infinie. De même que le soleil éclaire en même temps les cèdres et chaque petite fleur comme si elle était seule sur la terre, de même Notre Seigneur s'occupe aussi particulièrement de chaque âme que si elle n'avait pas de semblables et comme dans la nature, toutes les saisons sont arrangées de manière à faire éclore au jour marqué la plus humble pâquerette, de même tout correspond au bien de chaque âme.

Thérèse de Lisieux par elle-même
La confiance et l'amour
Grasset, DDB, p. 60-61

*
* *

Nous sommes ici à un moment clé de l'expérience de Thérèse, celui de la découverte mystique qu' « il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi ». C'est ce texte que D. Fontaine commente dans l'article page 13.

JE jouissais alors d'une foi si vive, si claire, que la pensée du Ciel faisait tout mon bonheur, je ne pouvais croire qu'il y eut des impies n'ayant pas la foi. Je croyais qu'ils parlaient contre leur pensée en niant l'existence du Ciel, du beau Ciel où Dieu Lui-Même voudrait être leur éternelle récompense. Aux jours si joyeux du temps pascal, Jésus m'a fait sentir qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi, qui par l'abus des grâces perdent ce précieux trésor, source des seules joies pures et véritables. Il permit que mon âme fût envahie des plus épaisses ténèbres et que la pensée du Ciel si douce pour moi ne soit plus qu'un sujet de combat et de tourment... Cette épreuve ne devait pas durer quelques jours, quelques semaines, elle devait ne s'éteindre qu'à l'heure marquée par le Bon Dieu et... cette heure n'est pas encore venue... Je voudrais pouvoir exprimer ce que je sens, mais hélas ! je crois que c'est impossible. Il faut avoir voyagé sous ce sombre tunnel pour en comprendre l'obscurité. Je vais cependant essayer de l'expliquer par une comparaison.

Je suppose que [je] suis née dans un pays environné d'un épais brouillard, jamais je n'ai contemplé le riant aspect de la nature,

inondée, transfigurée par le brillant soleil ; dès mon enfance il est vrai, j'entends parler de ces merveilles, je sais que le pays où je suis n'est pas ma patrie, qu'il en est un autre vers lequel je dois sans cesse aspirer. Ce n'est pas une histoire inventée par un habitant du triste pays où je suis, c'est une réalité certaine car Le Roi de la patrie au brillant soleil est venu vivre 33 ans dans le pays des ténèbres, hélas ! les ténèbres n'ont point compris que ce Divin roi était la lumière du monde... Mais Seigneur, votre enfant l'a comprise votre divine lumière, elle vous demande pardon pour ses frères, elle accepte de manger aussi longtemps que vous le voudrez le pain de la douleur et ne veut point se lever de cette table remplie d'amertume où mangent les pauvres pécheurs avant le jour que vous avez marqué... Mais aussi ne peut-elle pas dire en son nom, au nom de ses frères : Ayez pitié de nous Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs !... Oh ! Seigneur, renvoyez-nous justifiés... Que tous ceux qui ne sont point éclairés du lumineux flambeau de la Foi le voient luire enfin... ô Jésus s'il faut que la table souillée par eux soit purifiée par une âme qui vous aime, je veux bien y manger seule le pain de l'épreuve jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'introduire dans votre lumineux royaume. La seule grâce que je vous demande c'est de ne jamais vous offenser !...

[...] les brouillards qui m'environnent deviennent plus épais, ils pénètrent dans mon âme et l'enveloppent de telle sorte qu'il ne m'est plus possible de retrouver en elle l'image si douce de ma Patrie, tout a disparu ! Lorsque je veux reposer mon cœur fatigué des

ténèbres qui l'entourent par le souvenir du pays lumineux vers lequel j'aspire, mon tourment redouble, il me semble que les ténèbres empruntant la voix des pécheurs me disent en se moquant de moi : « Tu rêves la lumière, une patrie embaumée des plus suaves parfums, tu rêves la possession *éternelle* du Créateur de toutes ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards qui t'entourent, avance, avance, réjouis-toi de la mort qui te donnera non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant. »

[...] Ah ! que Jésus me pardonne si je Lui ai fait de la peine, mais Il sait bien que tout en n'ayant pas la jouissance de la Foi, je tâche au moins d'en faire les œuvres. Je crois avoir fait plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie. À chaque nouvelle occasion de combat, lorsque mes ennemis viennent me provoquer, je me conduis en brave, sachant que c'est une lâcheté de se battre en duel, je tourne le dos à mes adversaires sans daigner les regarder en face, mais je cours vers mon Jésus, je Lui dis être prête à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour confesser qu'il y a un Ciel. Je Lui dis que je suis heureuse de ne pas jouir de ce beau Ciel sur la terre afin qu'Il l'ouvre pour l'éternité aux pauvres incrédules. Aussi malgré cette épreuve qui m'enlève *toute jouissance* je puis cependant m'écrier : « Seigneur vous me comblez de *joie* par *tout* ce que vous faites » (Ps XCI). Car est-il une *joie* plus grande que celle de souffrir pour votre amour ? ... Plus la souffrance est intime, moins elle paraît aux yeux des créatures, plus elle vous réjouit, ô mon Dieu, mais si par impossible vous-

même deviez ignorer ma souffrance, je serais encore heureuse de la posséder si par elle je pouvais empêcher ou réparer une seule faute commise contre la Foi...

[...] cependant... ce n'est plus un voile pour moi, c'est un mur qui s'élève jusqu'aux cieux et couvre le firmament étoilé... Lorsque je chante le bonheur du Ciel, l'éternelle possession de Dieu, je n'en ressens aucune joie, car je chante simplement ce que *je veux croire*. Parfois il est vrai, un tout petit rayon de soleil vient illuminer mes ténèbres, alors l'épreuve cesse *un instant*, mais ensuite le souvenir de ce rayon au lieu de me causer de la joie rend mes ténèbres plus épaisses encore.

Ô ma Mère, jamais je n'ai si bien senti combien le Seigneur est doux et miséricordieux, il ne m'a envoyé cette épreuve qu'au moment où j'ai eu la force de la supporter, plus tôt je crois bien qu'elle m'aurait plongée dans le découragement... Maintenant elle enlève tout ce qui aurait pu se trouver de satisfaction naturelle dans le désir que j'avais du Ciel... Mère bien-aimée, il me semble maintenant que rien ne m'empêche de m'envoler, car je n'ai plus de grands désirs si ce n'est celui d'aimer jusqu'à mourir d'amour... (9 juin)

Thérèse de Lisieux par elle-même

L'épreuve et la grâce

Grasset, DDB, p. 195-198

*

* *

Durant ses dernières années, Thérèse a été chargée d'accompagner les novices et de correspondre avec deux jeunes prêtres, dont l'un partira en Chine. Elle exprime ici une attitude missionnaire follement audacieuse. Au soir de sa vie, elle va jusqu'à reprendre à son compte la grande prière de Jésus au soir du jeudi saint.

DEPUIS que j'ai deux frères et mes petites sœurs les novices, si je voulais demander pour chaque âme ce qu'elle a besoin et bien le détailler, les journées seraient trop courtes et je craindrais fort d'oublier quelque chose d'important. Aux âmes simples, il ne faut pas de moyens compliqués, comme je suis de ce nombre, un matin pendant mon action de grâces, Jésus m'a donné un moyen *simple* d'accomplir ma mission. Il m'a fait [34 r^o] comprendre cette parole des Cantiques : « *Attirez-moi, nous courrons* à l'odeur de vos parfums. » Ô Jésus, il n'est donc même pas nécessaire de dire : En m'attirant, attirez les âmes que j'aime. Cette *simple* parole : « Attirez-moi » suffit. Seigneur, je le comprends, lorsqu'une âme s'est laissée captiver par l'odeur enivrante de vos parfums, elle ne saurait courir seule, toutes les âmes qu'elle aime sont entraînées à sa suite; cela se fait sans contrainte, sans effort, c'est une conséquence naturelle de son attraction vers vous. De même qu'un torrent se jetant avec impétuosité dans l'océan

entraîne après lui tout ce qu'il a rencontré sur son passage, de même, ô mon Jésus, l'âme qui se plonge dans l'océan sans rivages de votre amour attire avec elle tous les trésors qu'elle possède... Seigneur, vous le savez, je n'ai point d'autres trésors que les âmes qu'il vous a plu d'unir à la mienne; ces trésors, c'est vous qui me les avez confiés, aussi j'ose emprunter les paroles que vous avez adressées au Père Céleste le dernier soir qui vous vit encore sur notre terre, voyageur et mortel. Jésus, mon Bien-Aimé, je ne sais pas quand mon exil finira... plus d'un soir doit me voir encore chanter dans l'exil vos miséricordes, mais enfin, pour moi aussi viendra le dernier soir; alors je voudrais pouvoir vous dire, ô mon Dieu : « Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai accompli l'œuvre que vous m'avez donnée à faire ; j'ai fait connaître votre nom à ceux que vous m'avez donnés : ils étaient à vous, et vous me les avez donnés. C'est maintenant qu'ils connaissent que tout ce que vous m'avez donné vient de vous ; car je leur ai communiqué les paroles que vous m'avez communiquées, ils les ont reçues et ils ont cru que c'est vous qui m'avez envoyée. Je prie pour ceux que vous m'avez donnés parce qu'ils sont à vous. [34 v°] Je ne suis plus dans le monde; pour eux, ils y sont et moi je retourne à vous. Père Saint, conservez à cause de votre nom ceux que vous m'avez donnés. Je vais maintenant à vous, et c'est afin que la joie qui vient de vous soit parfaite en eux, que je dis ceci pendant que je suis dans le monde. Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. Ils ne sont point du monde, de même que moi je ne suis

pas du monde non plus. Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, mais c'est encore pour ceux qui croiront en vous sur ce qu'ils leur entendront dire.

Mon Père, je souhaite qu'où je serai, ceux que vous m'avez donnés y soient avec moi, et que le monde connaisse que vous les avez aimés comme vous m'avez aimée moi-même. »

Oui Seigneur, voilà ce que je voudrais répéter après vous, avant de m'envoler en vos bras. C'est peut-être de la témérité ? Mais non depuis longtemps vous m'avez permis d'être audacieuse avec vous, comme le père de l'enfant prodigue parlant à son fils aîné, vous m'avez dit : « *Tout* ce qui est à moi est à toi. » Vos paroles, ô Jésus, sont donc à moi et je puis m'en servir pour attirer sur les âmes qui me sont unies les faveurs du Père Céleste. Mais, Seigneur, lorsque je dis qu'où je serai je désire que ceux qui m'ont été donnés par vous y soient aussi, je ne prétends pas qu'ils ne puissent arriver à une gloire bien plus élevée que celle qu'il vous plaira de me donner, je veux demander simplement qu'un jour nous soyons tous réunis dans votre beau Ciel. Vous le savez, ô mon Dieu, je n'ai jamais désiré que vous aimer, je n'ambitionne pas d'autre gloire. Votre amour m'a prévenue dès mon enfance, il a grandi avec moi, et maintenant c'est un abîme dont je ne puis sonder la profondeur. L'amour attire l'amour, aussi, mon Jésus, le mien s'élance vers vous, il voudrait combler l'abîme qui l'attire, mais hélas ! ce n'est pas même une goutte de rosée perdue dans l'océan !... Pour vous aimer com-

me vous m'aimez, il me faut emprunter votre propre amour, alors seulement je trouve le repos. Ô mon Jésus, c'est peut-être une illusion, mais il me semble que vous ne pouvez combler une âme de plus d'amour que vous n'en avez comblé la mienne ; c'est pour cela que j'ose vous demander d'aimer ceux que vous m'avez donnés comme vous m'avez aimée moi-même. Un jour, au Ciel, si je découvre que vous les aimez plus que moi, je m'en réjouirai, reconnaissant dès maintenant que ces âmes méritent votre amour bien plus que la mienne, mais ici-bas je ne puis concevoir une plus grande immensité d'amour que celui qu'il vous a plus de me prodiguer gratuitement sans aucun mérite de ma part.

Thérèse de Lisieux par elle-même

L'épreuve et la grâce

Grasset, DDB, p. 226-233

NDLR : Nous remercions les Éditions Desclée de Brouwer de nous avoir autorisés à reproduire ces écrits de Thérèse de Lisieux.

Heureux les pauvres en esprit

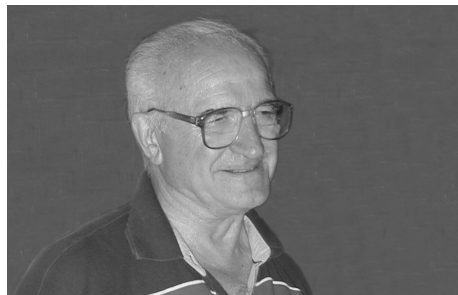
بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ
طَبِيعَتِي كَمَا بَدَأْتَنِي
بِالْحَقِّ وَالْحَقُّ رُبُّهُ

Avec Frère Charles, du désert du Hoggar à celui de New York

par Pierre RAPHAËL

prêtre de la Mission de France

Pierre exerce son ministère dans un quartier du Bronx à New York aux États-Unis auprès des femmes et des hommes sortis de prison et de leurs familles.



PARLER de New York... Dans cette ville pouvant abriter tout, caricatures, semences, souffrances, achèvements, conquêtes impossibles, dans cette capitale d'un monde de partout, peut-être y a-t-il là, en raison justement d'un foisonnement jamais trouvé ailleurs, un chemin extraordinaire vers la vie ? Parce que New York est un seuil, une aventure. Avec du dur, du redoutable, des abîmes. Combien en portent ici les cicatrices et pas seulement à cause d'un 11 septembre 2001, mais aussi avec des surprises, heureuses cette fois ! Cette aventure, ou cette expérience, je ne puis la cerner que branché sur le mot *spirituel*.

Ce mot est l'indicatif de ma lutte. Rien de bien étonnant, nous y sommes tous voués.

L'invitation qui m'est faite d'écrire ces lignes oblige mon regard. Sans en avoir l'air, elle me pousse à aller profond dans ces régions où l'alternative est radicale : la mort ou la vie. Je commence avec des lieux et des êtres, là où se trouvent une proximité, une amitié, et sans prétention, une affinité. Pour moi, cela a un nom, le désert. J'ai toujours aimé le désert, le vrai. Je veux dire, pas celui de la misère et de la précarité, celui d'enfants avec seulement la peau, les os, la faim, la soif, où commande l'urgence de se mobiliser contre la détresse, le défi permanent. Mais c'est d'un autre désert que je parle, tout différent celui-ci. Avant de le voir et de m'y jeter, enfant j'en rêvais. Celui des dunes immenses, des pierres qui fument, de l'aridité brillante et brûlante. Surprise, dans le calme universel de ces espaces, de voir tant de vivacité animale, tant de vie cachée dans le sable. Surabondance imprévue ! Désert aussi de la nuit où les étoiles dansent et disent l'illimité d'un monde, dans un silence extrêmement pur. Silence qui me fait allègrement oublier la musique de tous les dis-

ques. Aucune menace d'étrangeté, pourtant... Tout ce silence comme un écrin de choix pour tous les accueils !

Mais ce désert-là, pourquoi ne pas le dire, je l'avais déjà trouvé à partir de l'armée, soldat en temps de paix. Cadeau magnifique que j'étais loin de refuser. Et puis cet autre, bien plus riche, à partir d'un noviciat accepté à l'âge mûr. Ces moments furent des temps forts, des temps de rupture et de simplicité, dévoilant ce qui avait de la valeur et ce qui n'en avait pas. Rencontre renouvelée du *religieux* tout d'un coup, vérité d'une rudesse sachant récompenser. Sans doute vaudrait-il mieux appeler ce temps *période sabbatique*, avec la possibilité de mettre en perspective, de reformuler, d'éclairer des questions de toute une vie.

Engagé dans une expérience jamais connue de cette manière, je me laissai envahir au point de tout valoriser. Apparemment réduit au minimum, rien ne manquait : du bois, de l'eau, de la semoule ou de la farine, l'essentiel y était. En tout, un grand repos intérieur, avec ces lieux comme trésors et références. Voir et penser me comblaient.

Réflexe d'instinct vital pointant vers Dieu. Nous étions dix hommes ensemble sur ces sables. Au programme, il y avait de la marche, et aussi, ce que nous n'avions pas prévu, une merveilleuse hospitalité : « *Ici, c'est l'Afrique, monsieur ; nous accueillons, nous partageons.* » Ces mots, entendus un jour au Mali, résumaient tout. Rencontrer un peuple avec de pareils gestes de partage à faire rougir tout l'Occident ne s'oublie pas !

Mais pourquoi parler de désert ici et affronter le paradoxe ? Eh bien ! parce que c'est en plein désert que j'ai entendu le mot New York, tel déjà un avertissement, un appel intérieur venant bousculer tous mes horizons. À cause des Petits Frères de l'Évangile qui m'avaient accepté dans leurs rangs, un chemin naturellement se présentait, aussi simple que cela. Il fallait un prêtre pour la jeune et nouvelle fraternité nord-américaine. « *Veux-tu aller là-bas ?* ». Et c'est comme ça que l'aventure a commencé, impensable quelques mois auparavant.

Du silence à la foule, d'un monde à un autre, sur quel bateau étais-je embarqué ? Une chose était sûre, avec le désert que j'avais vu et qui continuait de me marquer, c'était bien le lien avec

cet homme du désert, Charles de Foucauld, moine, prêtre, missionnaire, fréquenté depuis longtemps. Sans doute cela explique-t-il le fait d'avoir bifurqué temporairement en cours de route, alors que la Communauté Mission de France restait toute proche de mon esprit, elle qui, en premier, avait été depositaire pour moi du don de Dieu par l'ordination. J'avais essayé de l'expliquer en son temps. À vrai dire, cela n'a plus guère d'importance, sinon pour mentionner comment l'occasion se présenta d'aller connaître sur place un peu mieux Frère Charles, je dirais dans les lieux bénis de ses combats et aussi de ses grâces.

Il m'a toujours semblé qu'être invité à parler de la foi, c'était faire appel à du monde. C'était trouver de ces gens qu'on appelle témoins, parce qu'ils montrent un chemin, parce qu'ils sont habités, parce que leurs vies transportent des trésors. Ils sont devant nous comme des phares. Chacun peut choisir dans la foule immense des chercheurs de Dieu. Ce sont des amis, des frères, des sœurs : une petite Thérèse, une Madeleine Delbrêl, un Charles de Foucauld, etc. Depuis toujours, le choix est devant chacun de nous, selon son goût, avec toute la liberté des enfants de Dieu...

Je crois que j'avais dix ans quand j'ai vu le film "L'appel du silence", relatant la vie et la mort de cet homme de Dieu, le Frère Charles. J'apprenais à ne pas l'oublier grâce aux scouts, car le groupe avec qui j'ai vécu toute mon adolescence s'appelait "Charles de Foucauld". Depuis ce temps, je n'ai pas à le cacher, ce qu'il a vécu, ce qu'il a écrit, a continué de me parler. Surtout depuis New York, apparemment si loin des trésors de cet homme. Qu'en dire personnellement, sinon que son message a de quoi remplir les cœurs. « *Il est l'heure d'aimer Dieu* » avait-il écrit autour de son réveille-matin dans son ermitage de Béni Abbès. Ce réveil est toujours là.

Est-ce le désert qui a engendré Charles de Foucauld ? Le fait d'avoir voulu aller là où il y avait « *du blanc sur la carte* », non pour échapper à un monde vide, mais plutôt pour aller vers les plus abandonnés, ceux qui n'intéressaient personne, c'était cela ce que le désert lui apportait. Son imitation du Christ, « *Modèle unique* », passait par là. « *Agissez d'instinct après avoir prié !* » lui disait son directeur, l'abbé Huvelin.

Je ne puis ici rapporter tous mes parcours américains, tellement imprévus au départ. Je peux dire seulement qu'autant que cela fut possible, j'ai

marché à *vue*, à la lumière du jour, de celle que j'ai trouvée à New York, en dialogue avec des frères et sœurs de l'Évangile, dans la mouvance de cette vision que nous montrait précisément le Frère Charles, en Église. Cette marche m'a conduit dans des lieux d'étonnement comme jamais je n'aurais pensé. Aumônier à la prison de Rikers Island à New York, j'ai plongé là dans un monde qui m'a obligé au réel, au réel du ciel. En prison, ce qui frappe peut-être le plus, ce sont les yeux, les yeux des habitants de ces lieux. Car ils semblent partout demander des comptes. Pas question de s'aventurer tout seul dans tant de monde perdu ; ce serait trop le vide, l'aveuglement à chaque pas. Je l'ai déjà dit, l'expérience est spirituelle, comme pour le désert. Et cette expérience a besoin d'être vivante : partir de Dieu ou revenir à Dieu. Il y a les richesses de la Parole Éternelle, à l'affût de chacun. Évidence que, dans la prison, elle rôde, suscitant dans beaucoup de coins des envies de rendre grâces.

Puis-je ajouter sans quitter le Frère Charles qu'il y a longtemps que je connais *Holy Cross Abbey*, monastère de Trappistes à Berryville, en Virginie. Quand je le peux, c'est très volontiers que je vais là-bas, avec chaque fois un programme que

je pourrais résumer ainsi : enlever les miasmes de l'air, entendre des voix qui prient, joindre des gens tout entier situés dans l'antithèse de la prison, bâtissant des ponts, non des murs pour le monde, enfin apprendre et réapprendre ce que nous montre Jésus dans l'Évangile, par exemple avec l'histoire de Marthe et de Marie. Moyen inépuisable pour rectifier la vision, bousculer la routine... Mais je dois ajouter quelque chose de particulier à Berryville et qui m'a souvent frappé. Le monastère est bâti sur le site d'un champ de bataille fameux du temps de la guerre de Sécession. Il y eut là beaucoup de dégâts et de morts. Aujourd'hui, grâce aux moines, c'est devenu un haut-lieu de prière et de paix. Je trouve ce contraste très riche : il montre le *Nord* !

Dans les multiples contacts avec des frères incarcérés – soit dit en passant, je ne puis pas ne pas appeler *frères* des hommes avec qui j'ai eu

quantité de contacts et de rencontres, même s'il s'agit de prisonniers – il y en a certains que je privilégie fortement parce qu'ils vivent une *mystique* présentant beaucoup de similitudes avec ce que cherchait Charles de Foucauld.

Celui qui prie en “glorifiant” ses souffrances, qui traverse l'injustice en sachant que rien ne peut le séparer de l'Amour plus fort que la douleur, qui découvre la réalité de la joie en pleine épreuve, je vois que, depuis St-Paul et bien d'autres, il a franchi un seuil. Il y a des êtres au-dehors comme au-dedans de la prison qui donnent envie d'adorer. Il y a des personnes qui ont payé un grand prix pour pouvoir parler haut et fort de merveilles qui nous dépassent. Dans d'autres bouches, cela sonnerait terriblement faux, risible, cruel. Pourtant, ici, avec un Frère Charles comme ami, comme pauvre, et avec d'autres qu'une société s'arrange si souvent à rejeter, ils nous “éclaboussent” de messages. Avec seulement deux mots : Lumière et Joie ! •



Maurice Bouvier

**LE CHRIST DE
CHARLES DE FOUCAULD**

Jésus
et
Jésus-Christ
89
Desclée

**LE CHRIST DE
CHARLES DE FOUCAULD**
Maurice BOUVIER

Coll. « Jésus et Jésus-Christ », n° 89. Éditions Desclée, Paris, 2004

Le titre de la collection Jésus et Jésus-Christ convient particulièrement à ce livre car Charles de Foucauld a fortement contribué à éclairer le mystère de Jésus de Nazareth, son frère en humanité et son Dieu.

Ce livre nous fait découvrir tout à la fois les recherches théologiques de Charles de Foucauld et son imitation amoureuse du Bien aimé.

**LE TESTAMENT DE
CHARLES DE FOUCAULD**

Jean-François SIX
Éditions Fayard, Paris, 2005

Jean-François Six
Maurice Serpette
Pierre Sourisseau

**Le testament
de Charles de
Foucauld**

JESUS
+
♥
CARITAS

Fayard

Le désert

par Monique MARTINET

Monique est à la fois membre de l'Équipe épiscopale et de l'Équipe diocésaine de Mission de Gien-Briare-Bonny, dans le diocèse d'Orléans.



« *Le désert est toujours à l'avant-garde de la prière. Il rend à notre cœur sa part secrète, enfouie, de méditation et de poésie. Et nous sommes tous nomades de Dieu sans le savoir parfois.* » Telle est la première phrase du livre : *L'appel du désert* de Jean-Luc Maxence.

Je résonne en écho à cette phrase. Je crois que nous portons tous en nous un instant de désert. Il est enfoui au plus profond de nous-même et il se révèle à chacun de nous d'une façon ou d'une autre. Un jour, ce désir de désert se réveille, il prend vie et cela paraît normal.

Pour moi, cette prise de conscience, cette matérialité de désert, cette expérience humaine et spirituelle, je les ai vécues l'hiver dernier.

Oui, je crois que depuis très longtemps je portais en moi ce désir du désert. Longtemps des livres m'ont nourrie sans le savoir, comme le Petit Prince de Saint-Exupéry, la piste oubliée de Frison Roche, l'Atlantide... des films comme Lawrence d'Arabie et bien d'autres encore dont j'ai oublié le nom... Et aussi, des photos, des images et surtout des hommes comme Théodore Monod, Charles de Foucauld...

Cette année, par l'invitation d'un ami, ce rêve s'est éveillé, a pris forme, est devenu réalité.

Je n'étais pour rien dans les choix des dates mais nous sommes partis marcher dans le désert du sud tunisien au début du Carême. Quelle étrange coïncidence. J'arrivais à un moment de ma vie où il me fallait reprendre souffle, où, après quelques années difficiles, je devais refaire des choix et en ce début de Carême, le désert devenait lieu de tous les possibles.

Tout a commencé par le passage, en quelques heures, d'un monde civilisé à un monde qui semblait inhabité, un lieu qui me paraissait neuf, vierge, comme si nous étions au début du monde. Et je pensais à ce moment-là, au texte de la Genèse : « *Il y eut un soir, il y eut un matin et Dieu vit que cela était bon...* ». Oui, cela fut bon !

Huit jours où je marchais en mettant mes pas dans les pas de mes autres amis avec qui j'étais partie. Huit jours où je lâchais prise avec toute une vie qui me semblait avant le départ, naturelle, normale.

Huit jours, où nous nous sommes abandonnés à notre guide et à nos chameliers, où nous leur avons fait confiance. Ils étaient "notre étoile" qui nous guidait.

Jour après jour, les paysages semblaient toujours les mêmes et pourtant notre guide traçait sans cesse notre chemin, nous avançons sans presque le savoir. Les jours se suivaient et se ressemblaient. Marcher, encore marcher, toujours marcher. Suivre les chameaux, mettre nos pieds dans leurs traces. Franchir une dune de sable, redescendre pour recommencer, et encore, et encore... mais que c'était beau ! Le soleil était là qui chauffait juste ce qu'il fallait en cette période de l'année.

Huit jours, qui pourtant ne se ressemblaient pas car j'étais là face à moi-même. Un travail intérieur s'opérait en moi. Qui étais-je ? Qu'étais la vie ? Quel sens pouvais-je donner ? Quelles étaient les valeurs qui m'habitaient ? À quoi je tenais ? Je me déposédais lentement de

tout ce que j'étais mais c'était pour me laisser remplir de ce Dieu auquel je crois. J'allais, sans le savoir vraiment, à la rencontre de Celui qui était ma raison de vivre, qui avait toujours été la source mais aussi l'appui de ma vie.

Je comprenais de mieux en mieux ce que voulait dire désert. Je pensais à Charles de Foucauld qui avait choisi de vivre la vie de Jésus de Nazareth en demeurant à Tamanrasset. Avoir une vie cachée, vivre l'enfouissement et aller à la rencontre d'une autre culture. Dans sa méditation personnelle, il voulait se laisser habiter complètement par Jésus. Être en Lui. Je me rappelle cette phrase qui termine le livre : « *Vivre Nazareth, aujourd'hui* », de Michel Lafon. Elle est de Carlo Carretto : « *Vouloir nier le désert signifie nier la dimension verticale de l'existence, le rapport avec Dieu, la nécessité d'une prière prolongée, le tête-à-tête avec le Transcendant* ».

Le Mercredi des Cendres, nous en étions à notre 3^e jour de marche. Partis, ni en voyage organisé, ni en pèlerinage, mais par l'invitation de l'un ou de l'autre, nous n'étions pas tous des croyants. Le soir à l'étape, nous étions 4 (dont un prêtre) à vouloir prier et célébrer cette entrée en Carême. Un cinquième membre de notre groupe s'est in-

vit. Il voulait voir, essayer de comprendre. Il ne connaissait pas. En terre musulmane, notre table eucharistique fut le sable. Image symbolique. Le pain que nous allions partager avait été fait, le matin par l'un des chameliers. Image forte. Comme le Christ, nous nous préparions, en plein désert, à notre montée vers Pâques... Cette Eucharistie que nous avons célébrée et partagée me rappelait encore une fois Charles de Foucauld qui n'aspirait qu'à une chose dans son ermitage, être en présence de son Seigneur, célébrer la Messe. Un peu plus tard dans la soirée, dans la discrétion aussi, nos chameliers sont allés faire leurs prières. Et le repas du soir fut partagé avec des Allemands qui se retrouvaient dans le désert sans eau. Étrange sensation. À l'heure de dormir, en m'installant dans mon duvet pour dormir à la belle étoile, je pensais à ce que nous voulions vivre dans notre communauté Mission de France, et plus particulièrement à un passage de notre Manifeste : « *Vivre l'Église aux lieux de la rencontre et du dialogue... [...] ouvrir des espaces de rencontre et de dialogue conviviaux, où la tradition de chacun est la bienvenue, où s'invente une expression symbolique...* ». Loin de France, nous étions en plein dedans. Le repas avait été partagé avec des personnes venues d'ho-

rizons tellement différents : Français, Allemands et Tunisiens, mais aussi, incroyants ou croyants comme Musulmans, Catholiques, Protestants, et des chercheurs de Dieu. Nous étions à une autre table du partage, où tous étaient invités.

Le soir, nous vivions un vrai temps de fraternité. La nuit tombée, nous nous installions serrés les uns contre les autres autour du feu pour dîner et partager la traditionnelle tasse de thé. Ensuite, dans le silence de la nuit nous chantions accompagnés par les tam-tam et lorsque notre guide et nos chameliers se mettaient à chanter leurs mélodies, il me semblait que nous étions en osmose avec le désert et je me sentais comme “fondue” dans le sable. C’était l’infiniment grand et l’infiniment petit.

Depuis mon retour, je pense souvent à cette question qui m’avait été posée avant mon départ : « *Pourquoi marcher dans le désert ?* ». J’avais vu des visages surpris, étonnés, mais aussi, pour certains, presque de l’incompréhension et même de la peur alors que pour moi cela semblait naturel. Ce n’est que dans les mois qui ont suivi que

j’ai vraiment pris conscience que cette marche avait été une vraie traversée, un passage. En effet durant une semaine, j’avais marché, mais j’avais aussi lutté contre le vent, la tempête de sable, la fatigue et même contre la maladie. Oui, j’avais été très malade. Au sens propre comme au figuré, j’avais lutté pour vivre physiquement et moralement.

Je ne sais pas si je retournerai, un jour, marcher dans un désert, mais je sais que des instants de désert, des heures de désert et même parfois des journées entières de désert, je peux les vivre chez moi. Lorsque je rentre dans ma maison, je rentre parfois dans le silence. Je laisse la télévision et la radio éteintes, je ne mets pas de musique et je prends le temps de revisiter mon quotidien, les rencontres que j’ai faites... de les mettre sous le regard de Dieu en le priant. Quand se tait la parole, c’est le silence qui nous accompagne. Charles de Foucauld disait : « *Il faut à l’âme ce silence, ce recueillement, cet oubli de tout le créé, au milieu desquels Dieu établit son règne et forme en elle l’esprit intérieur* ». •

Charles de Foucauld

Extraits du livre : **ŒUVRES SPIRITUELLES – Anthologie.** Éd. du Seuil, 1958.

(Page 32)

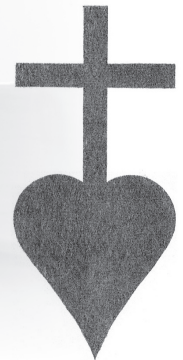
Charles de Foucauld à Nazareth...

« Je suis fixé à Nazareth... Le Bon Dieu m'a fait trouver ici, aussi parfaitement que possible ce que je cherchais : pauvreté, solitude, abjection, travail bien humble, obscurité complète, l'imitation, aussi parfaite que cela se peut, de ce que fut la vie de Notre Seigneur Jésus dans de même Nazareth... J'ai embrassé ici l'existence humble et obscure de Dieu, ouvrier de Nazareth. » (*Lettre 12 avril 1897*)

(Page 32-33)

« Il faut briser tout ce qui n'est pas Moi... te faire ici un désert, avec Moi. C'est par le détachement que tu parviendras à cela. »
« Je ne puis concevoir l'amour sans un besoin, un besoin impérieux de conformité, de ressemblance et surtout de partage de toutes les peines, de toutes les difficultés, de toutes les duretés de la vie. »

P. Charles de Foucauld
Explorateur du Maroc
Moine-Missionnaire du Sahara



« Mon Seigneur Jésus, comme il sera vite pauvre celui qui, Vous aimant de tout son cœur, ne pourra souffrir d'être plus riche que son Bien-aimé. » (*Retraite à Nazareth, 1897*)

*

(Page 25)

Charles de Foucauld résume ainsi les sentiments qui progressivement l'ont amené à tout quitter pour suivre Jésus :

« Ce sentiment d'autant plus profond de la vanité, de la fausseté, de la vie mondaine et de la grande distance qui existe entre la vie parfaite, évangélique, et celle qu'on mène dans le monde... Ce tendre et croissant amour pour Vous, mon Seigneur Jésus, ce goût de la prière, cette foi en votre parole, ce sentiment profond du devoir de l'aumône, ce désir de Vous imiter, cette parole de M. Huvelin dans un sermon : que "Vous aviez tellement pris la dernière place, que jamais personne n'avait pu Vous la ravir !" si inviolablement gravée dans mon âme, cette soif de Vous faire le plus grand sacrifice qu'il me fût possible de Vous faire, en quittant pour toujours une famille qui faisait tout mon bonheur, et en allant bien loin d'elle vivre et mourir !... »

*

(Page 176)

Sur la pauvreté...

« Pauvreté ! Embrasser la pauvreté de tout notre cœur ; non seulement, les richesses sont un bagage encombrant, mais sont

un danger : elles sont difficilement compatibles avec le parfait amour de Dieu, de Jésus, puisqu'elles sont diamétralement opposées à l'imitation de Jésus ; elles sont difficilement compatibles avec le parfait amour du prochain, car ce qu'on garde pour soi, on ne le donne pas aux autres, et on n'aime pas son prochain "comme soi-même" quand on garde pour soi des richesses et qu'on laisse son frère mourant de faim, quand on ne partage pas ce qu'on a avec ceux qui souffrent du dénuement... et du jour où on partage avec les misérables, on devient en un instant pauvre soi-même. Aimer les hommes comme soi-même, c'est en général synonyme de partager ses biens avec les pauvres, de se dépouiller pour leur donner ce qui leur manque ; aussitôt qu'on aime de cette manière on devient pauvre. [...] »

*

(Page 520)

« Mon Seigneur Jésus, comme il sera vite pauvre celui qui vous aimant de tout son cœur ne pourra souffrir d'être plus riche que son Bien-aimé...

Mon Seigneur Jésus, comme il sera vite pauvre celui qui, songeant que tout ce qu'on fait à un de ces petits, on Vous le fait, que tout ce qu'on ne leur fait pas, on ne Vous le fait pas, soulagera toutes les misères à sa portée...

Comme il sera vite pauvre celui qui recevra avec foi vos paroles : "Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres... Bienheureux les pauvres... quiconque

aura quitté ses biens pour moi recevra ici-bas cent fois plus et au ciel la vie éternelle...” et tant d’autres...

Mon Dieu, je ne sais s’il est possible à certaines âmes, de Vous voir pauvre et de rester volontiers riches, de se voir tellement plus grandes que leur maître, que leur Bien-aimé, de ne pas vouloir Vous ressembler en tout, autant qu’il dépend d’elles, et surtout en vos abaissements ; je veux bien qu’elles Vous aiment, mon Dieu, mais cependant je crois qu’il manque quelque chose à leur amour, et en tout cas moi je ne puis concevoir l’amour sans un besoin, un besoin impérieux de conformité, de ressemblance, et surtout de partage de toutes les peines, de toutes les difficultés, de toutes les duretés de la vie...

Être riche, à mon avis, vivre doucement de mes biens, quand Vous avez été pauvre, gêné, vivant péniblement d’un rude labeur, pour moi je ne le puis, mon Dieu..., je ne puis aimer ainsi... »

*

(Page 204)

Aimer... en imitant et en contemplant...

« Les premiers actes, les premiers effets de l’amour, comme les derniers, ceux qui sont inséparables de l’amour, qui l’accompagnent tant qu’il existe, sont l’imitation et la contemplation. Dès le premier moment où l’on aime, on imite et on contemple : l’imitation et la contemplation font nécessairement, naturellement partie de l’amour, car l’amour rend à l’union, à la transformation de l’être qui aime en l’être aimé, à l’unification

de l'être qui aime avec l'être aimé ; et l'imitation est l'union, l'unification d'un être avec un autre par la ressemblance ; la contemplation est l'union d'un être avec un autre par la connaissance et la vue... Imitation et contemplation font nécessairement partie de tout amour...

Imitons donc Jésus par amour, contemplons Jésus par amour, agissons en tout par amour de Jésus... Soyons amour, et ne produisons que des actes faits par amour, que des effets d'amour. »

*

(Page 326)

Pensée sur la mort...

« Pense que tu dois mourir martyr, dépouillé de tout, étendu à terre, nu, méconnaissable, couvert de sang et de blessures, violemment et douloureusement tué... et désire que ce soit aujourd'hui ! Pour que Je te fasse cette grâce infinie, sois fidèle à veiller et à porter la croix. Considère que c'est à cette mort que doit aboutir toute ta vie ; vois par là le peu d'importance de bien des choses. Pense souvent à cette mort pour t'y préparer et pour juger les choses à leur vraie valeur. »

*

(Page 250)

Sur la prière...

« Vous nous apprenez à prier, mon Dieu, à prier sans discours étudiés, sans phrases, sans recherches, un simple cri du

cœur, une seule parole qu'on redit sans cesse, en la terminant toujours par ces mots : "Toutefois non ma volonté, mais la vôtre !"

Il y a deux manières de prier : laisser crier son cœur, le laisser demander à Dieu avec une simplicité d'enfant ce qu'il désire, telle grâce pour Lui ou pour un autre, le soulagement de telle douleur pour soi ou pour le prochain ; on pousse en toute simplicité ce cri vers le Père céleste et on le fait suivre toujours de ce mot : "Toutefois non ma volonté, mais la vôtre." L'autre manière de prier, c'est de dire simplement le mot de la fin, c'est-à-dire : "Mon Père, que votre volonté se fasse en ceci, quelle qu'elle soit !"

Ces deux prières sont parfaites, divines, Jésus nous donne l'exemple de la première au bord du Cédron et à Gethsémani. Il nous donne l'exemple de la seconde dans le *Pater*... L'une et l'autre sont également parfaites, divines. Ne nous attachons donc spécialement ni à l'une ni à l'autre de ces deux formes ; servons-nous tantôt de l'une, tantôt de l'autre, alors que le Saint-Esprit nous l'inspirera, laissons-nous guider en cela par le Saint-Esprit... »

*« Mon Père,
Je m'abandonne à Toi,
Fais de moi ce qu'il Te plaira.
Quoi que Tu fasses de moi, je Te remercie.
Je suis prêt à tout, j'accepte tout,*

*Pourvu que Ta volonté se fasse en moi,
En toutes Tes créatures,
Je ne désire rien d'autre, ô mon Dieu.
Je remets mon âme entre Tes mains,
Je te la donne, ô mon Dieu,
Avec tout l'amour de mon cœur, parce que je t'aime,
Et que ce m'est un besoin d'amour de me donner,
De me remettre en Tes mains, sans mesure, avec une infinie confiance,
Car tu es mon Père. »*

*

(Page 790)**Sur l'Eucharistie...**

« Puisque Vous êtes toujours avec nous dans la sainte Eucharistie, soyons toujours avec elle, tenons-lui compagnie au pied du tabernacle, ne perdons pas par notre faute un seul des moments que nous passons devant elle ; Dieu est là, qu'irions-nous chercher ailleurs ? Le Bien-aimé, notre tout, est là, Il nous invite à Lui tenir compagnie et nous ne nous y précipiterions pas, et nous passerions ailleurs un seul des instants qu'Il nous permet de passer à ses pieds ! [...] La sainte Eucharistie c'est Jésus, c'est tout Jésus !... » •

NDLR : Nous remercions les Éditions du Seuil
de nous avoir autorisés à reproduire ces extraits.

Heureux les pacifiques



Dans le sillage de Madeleine

Francette, des Équipes Madeleine Delbrël, appartient aussi à l'équipe de partenaires d'Amiens.



par Francette RODARY

JE voudrais essayer de dire comment le témoignage de foi de Madeleine Delbrël, vécue dans une vie ordinaire, et son charisme mystique ont éclairé ma route à la croisée des chemins.

Il faut d'abord vous donner quelques précisions : je suis de la génération de la guerre, j'ai eu 18 ans le jour de l'invasion de la France par les armées allemandes. C'était le temps de l'occupation avec ses nuits tragiques, l'oppression et les espoirs fous de libération. C'était aussi le temps des questions posées par l'Abbé Godin et Yvan Daniel dans "France Pays de Mission", par le Père De-pierre à Montreuil... Tout cet élan missionnaire cherchait sa voie entre une action sociale et fami-

liale fortement imprégnée de foi chrétienne, dans le style des résidences sociales telle celle de Saint-Denis, l'émergence des petites communautés fraternelles de croyants comme celle de Montreuil et l'immersion en plein cœur des masses comme les Petits Frères de Foucauld. **Où et comment trouver sa place ?** Tout ce dynamisme missionnaire m'a profondément marquée, et une même question revenait sans cesse : « Il faut sauver... » question que scandaient des Comédiens Routiers dans un jeu scénique : « Il faut sauver le monde et nos frères ». Toujours la même question, sans que j'en saisisse ni en mesure la gravité.

Si on remonte aux années 1945-1950, les écrits de Madeleine Delbrël étaient peu connus, seulement diffusés par quelques revues de spiritualité. C'est seulement après sa mort qu'ils furent rassemblés par Christine de Boismarmin et édités. Ils touchèrent alors un large public.

Mais en 1950, alors que se posait pour moi la question radicale : « Que faire de ma vie ? » ; comment assumer « le beau risque de la Foi » suivant le livre de l'Abbé Joly, aumônier des étudiants, je ne connaissais rien de Madeleine, ni de ses équipes, ni de son insertion missionnaire dans un monde athée et marxiste.

Et pourtant, **une parole de Madeleine** un jour **a fait choc** en moi, sans que je sache son origine. L'ayant découverte dans une revue des Guides Aînées, je l'inscrivis au dos d'une image souvenir d'une route pèlerinage à Chartres : « *nous autres, gens des rues, croyons de toutes nos forces que cette rue, que ce monde où Dieu nous a mis est le lieu de notre sainteté* ». Et pourtant la sainteté était loin de mes soucis. Ce n'est que bien plus tard que j'en découvris avec étonnement l'auteur.

Je ne connaissais alors rien de Madeleine, ni de la vie de ses équipes, ni de son dynamisme missionnaire et de son immersion dans un monde athée et marxiste.

J'étais alors assistante sociale à la Région Nord de la SNCF, dans une cité de cheminots de la banlieue parisienne, très marquée par la foi communiste. Je me trouvais engagée sur les rails d'un métier intéressant, sans risques, grisée par le grand vent de la liberté. Il devait en être autrement. Travaillée par mille questions, je cherchais un chemin qui réponde à mes aspirations profondes, sans savoir quoi.

Diverses rencontres dont celle d'un petit Frère du Père de Foucauld, la lecture d'"Au Cœur des Masses" du père Voillaume m'amènè-

rent à frapper à la porte de la rue Raspail à Ivry où je rencontrais Madeleine pour la première fois en 1950, avec comme mot de passe : « Tu peux lui faire confiance ».

Allergique à toute forme codifiée de vie religieuse et aux pratiques conventuelles, je cherchais confusément une vie où l'Évangile pouvait trouver la liberté d'être vécu de façon concrète et rustique, sans règlement. Je venais pour me renseigner. Mais plus encore que les réponses de Madeleine, c'est son accueil simple et fraternel, attentif et recueilli qui m'a marquée. Elle terminait un bout de raccommodage, assise au bord d'un lit, dans une toute petite chambre donnant sur le jardin à Ivry. Je repartis avec quelques éléments de réflexion à ruminer. Madeleine proposait une vie donnée à Dieu, dans une existence façonnée par les exigences de l'Évangile, au cœur d'une vie simple et fraternelle, la porte ouverte au quartier et aux amis variés de l'équipe.

Madeleine m'encouragea à faire le tour des groupes "missionnaires" de l'époque : Équipes féminines d'Ivry, du Père Loew à Marseille, instituts variés, conseil que je m'empressais d'oublier. Pourquoi chercher ailleurs ce qui me semblait être vécu authentiquement ici ?

Un an après, je franchissais la porte du 11 rue Raspail "à l'essai". Entre temps j'avais quitté la SNCF, l'équipe amicale de travail et mon secteur de service social. Je venais à Ivry pour y découvrir une **certaine façon de vivre l'Évangile** qui collait à la vie quotidienne du quartier.

Étonnement, voire dépaysement. **Rien que de la vie ordinaire.** J'abandonnais une vie active et me trouvais brusquement sans charges et sans responsabilité dans une équipe de cinq personnes soudées à des tâches monotones. Rien d'exaltant !

Je trouvai alors du travail comme O.S. dans une usine de petite mécanique et machines à écrire, puis dans une manufacture de clous, les "œillets métalliques" d'Ivry. Mais pas assez longtemps pour m'y naturaliser. À voir vivre quotidiennement Madeleine et ses compagnes, c'était bien là l'Évangile vécu avec le frère, celui qui est ici, celui qui passe dans la rue, celui qui frappe à la porte. Mais cela suffisait-il pour y donner sa vie ? Quelle efficacité cela peut-il avoir ?

Séduite par les dons d'intelligence et de cœur, d'intuition et d'animatrice de Madeleine, dons qu'elle aurait pu mettre au service d'une

profession d'envergure, d'un projet, d'une action constructive, je restais stupéfaite devant le cercle limité dans lequel elle se mouvait et semblait trouver son pain quotidien : accueil d'amis variés, participation à quelques actions ponctuelles dans le quartier ou avec le parti Communiste, en somme, un quotidien monotone, sans grand impact apparemment. Ses compagnes semblaient également à l'aise dans les limites étroites de cette vie qui paraissait perdue pour le monde.

De quelle réalité cette existence était-elle porteuse pour qu'elle vaille la peine de lui donner toute sa vie ?

Un texte de Madeleine, un beau soir, a éclairé mon chemin.

C'était au cours d'une nuit d'hiver enneigée, en route vers Bricquebec, une trappe amie du Cotentin, dans une salle d'attente de la gare de Lisieux (sans doute avec quelques liens avec Thérèse de Lisieux), un texte me faisait découvrir l'enracinement radical de cette fidélité à l'Évangile. Presque en s'excusant, Madeleine m'avait glissé des feuillets manuscrits au moment de mon départ ce soir-là. Ce texte commençait ainsi :

« D'un amour éternel je t'ai aimé, c'est pourquoi je t'ai attiré à moi, le cœur plein de miséricorde »

et cela continuait *« L'appel que nous avons reçu est un appel à vouer notre vie, tout entière, notre corps, toutes nos forces, tout notre cœur, tout notre esprit, toute notre âme, à Notre seigneur Jésus-Christ. »...*
« Aimer c'est être un, c'est partager la vie de celui qu'on aime. Pour cela Jésus nous a dit "viens" pour le rejoindre sur la route... »

C'était donc cela le secret de leur appel et de leur amour ! Cet amour premier du Seigneur et son appel, dans le quotidien d'une vie ordinaire.

Ces lignes ont illuminé mon obscurité et depuis, bien des textes de Madeleine m'ont appris la foi qui transfigure la vie quotidienne. Comme l'alchimiste au Moyen-Age cherchait la transmutation du plomb en métal précieux, ainsi la foi vécue par Madeleine et ses compagnes opérait la transmutation de la vie ordinaire en vie éternelle. Mais c'est "de nuit".

Cet amour exclusif et radical rejette toute autre préférence et ordonne tous les choix. Il s'agit *« d'être un petit coin d'humanité où la Parole de Dieu peut se faire chair, pour continuer les gestes et la vie du Christ »* **et rien de plus**, *« être en Jésus-Christ l'amour de Dieu, l'amour qui ne peut pas ne pas aimer, non pas ceci, mais tout et chacun parce qu'il est l'amour ».*

L'absolu de cet amour entraîne des choix. La vie de Madeleine pose question par la radicalité de ses choix. Elle-même rend compte clairement des motifs de ces derniers. Il y a une grande cohérence entre sa vie et ce qu'elle en dit. Souvent un petit personnage imaginaire, Alcide, lui sert de porte-parole.

Quand en 1946, ses équipes se sont accrues de nouveaux membres et que ses responsabilités à leur égard sont devenues incompatibles avec ses charges de déléguée technique au Service Social de la Mairie d'Ivry, le cœur déchiré, elle donna sa démission pour se consacrer aux équipes. Charité fraternelle prioritaire. Et Alcide de commenter « *Atrui te décharge facilement de tes plus difficiles engagements ; il est bon de te préparer à en rendre grâce* » ; et Madeleine d'ajouter « *après l'injuste fin de sa brève carrière* ».

Ces choix se monnaient dans la vie ordinaire et concernent tout particulièrement deux domaines où la vie de Madeleine nous apprend beaucoup de choses : l'identité chrétienne et la fécondité.

Identité. Madeleine développe longuement comment la foi vécue fait du **chrétien un homme insolite**. Et la vie de Madeleine a été

pour beaucoup un signe insolite de l'existence de Dieu. « *L'insolite du chrétien est purement et simplement sa ressemblance avec Jésus-Christ. Non seulement il aime son prochain comme lui-même, mais il doit l'aimer comme le Christ nous a aimés à la façon du Christ.* » On aimerait tout citer.

Fécondité. Madeleine n'en revendique pas d'autre que celle du Christ. « *Continuer le salut qui est le sien. Devenir Lui, le vivre, l'efficacité étant dans le plan mystérieux de ce salut.* » Et cela dans une vie ordinaire, en assumant toutes les responsabilités et les engagements, là où on est.

Cette vie insolite et cet appel à la fécondité, Dieu invite souvent à les vivre en communautés, grandes ou petites, en équipes sous le même toit, parce que l'amour fraternel rassemble.

Il y a une vingtaine d'années, il existait cinq "équipes Madeleine Delbrël" : Ivry, Paris 13^e, bassin de Longwy, Abidjan et la Kabylie. Elles prenaient chacune à leur compte le choix de partager la vie des "petites gens" dans des contextes bien différents. Elles faisaient leurs les promesses de l'Évangile et Madeleine a toujours été un bon guide sur leur route.

Aujourd'hui on rêve de la naissance de multiples équipes unies par un même appel,

insérées en plein monde, et tout spécialement auprès des “blessés de la vie”, des réfugiés, des “petites gens” de nos cités de banlieue. Les intuitions de la Mission de France, très proches de celles de Madeleine, ne sont-elles pas une amorce de réponse à ce rêve d’équipes « lieu de convivialité et de partage des engagements de chacun, de la solidarité avec les démunis et les exclus, de l’expérience de la foi vécue dans le dialogue et la rencontre des autres, des efforts pour proposer la foi et porter l’avenir de l’Église, de la vie de prière et de la célébration eucharistique. »¹

En 2004, deux équipes de Madeleine Delbrël continuent, l’une à Ivry, très impliquée dans la vie de la cité, la rencontre et le dialogue, l’autre à Amiens, en solidarité avec les étrangers, les sans-papiers, les personnes en fin de vie...

C’est tout naturellement que les membres de ces équipes se reconnaissent partenaires de la Communauté Mission de France et signent entre autres ces lignes du Manifeste :

« Vivre en chrétien dans ce siècle qui commence, c’est être partie prenante de l’humanité qui se cherche dans la vie ordinaire avec sa part de tragique, de beauté et de solidarité, car c’est là que se joue la rencontre de Dieu. En Jésus-Christ, nous accueillons Dieu comme Père et nous voulons recevoir tout homme comme frère.

Parce que l’amour de Dieu privilégie les pauvres, c’est à leurs côtés que nous voulons être préférentiellement. C’est d’eux, souffrants, démunis, exploités ou victimes que nous voulons être solidaires. Nous cherchons à croiser leurs chemins et à entendre leurs cris. »²

1. *Manifeste pour la Mission*, p. 17.

2. *Manifeste pour la Mission*, p. 12.

« *Mettre et voir Dieu* » dans notre quotidien

**Marie fait partie du bureau
d'animation de la région
Ile-de-France.**



par Marie DERAÏN

LA vie et les écrits de Madeleine Delbrël résonnent comme un écho pour moi : ma vie, mes choix, le chemin parcouru avec la Communauté Mission de France, en particulier cette question risquée en équipe de discernement : comment être missionnaire aujourd'hui, comment m'engager davantage avec la Communauté Mission de France ?

Je connais peu Madeleine Delbrël mais ce que je sais de sa vie, ce que j'ai lu d'elle me parle vraiment.

Je me sens proche de cette jeune femme de son temps, des folles nuits parisiennes de la rive gauche, de sa présence infiniment libre et audacieuse.

Je me sens proche de cette jeune femme vivante, qui cherche ; « *Rien ne nous dit que Dieu existe, mais rien ne nous dit qu'il n'existe pas ; alors cherchons* ».

Je me sens proche de cette cheftaine louveteaux qui vivait dans le 14^e arrondissement de Paris, engagée dans le travail social, au tout début de sa professionnalisation.

Ces trois terrains de jeux communs m'ont profondément construite : le scoutisme, l'ancrage dans une paroisse du quartier dans lequel je vis et enfin le choix, après de longues études de droit, de la Protection Judiciaire de la Jeunesse. Un choix professionnel motivé par des expériences bénévoles avec "des gens ordinaires" trop souvent laissés sur le bord du chemin. Un moyen d'être en prise avec les questions de société de notre temps et d'agir : être dans le monde, être de ceux que « *Dieu ne retire pas du monde ordinaire. Être ordinaires, c'est à la fois ce que nous sommes et ce à quoi nous sommes appelés* ». J'ai besoin d'être à cette place dans mon travail avec les jeunes et les familles, dans la compréhension de leurs situations mais aussi avec mes collègues qui sont en prise directe avec ces difficultés, dans ma position de supérieure hiérarchique et d'animatrice

d'un collectif de travail. Au-delà d'une posture professionnelle, c'est une conviction profonde que j'essaie de vivre au quotidien dans mon travail, quels que soient mes interlocuteurs. Une photo de Madeleine me vient en tête pour illustrer mon propos : elle est accroupie en train de discuter avec une petite fille, la tête penchée, souriante ; elle se met à sa hauteur pour lui parler.

Pour répondre plus précisément à la question de savoir ce que disent les écrits de Madeleine Delbrël à une jeune femme de notre temps (en 2004 donc), je retiendrai six thèmes : la fidélité à l'Église, la souffrance, la relation à Dieu, la prière, la Parole de Dieu et ce que signifie pour moi être missionnaire dans l'esprit de Madeleine Delbrël.

La fidélité à l'Église

Des événements tels que les JMJ à Paris et à Rome et la vie de paroisse m'ont fait expérimenter une réalité de l'Église institution pas toujours très supportable : un fonctionnement très hiérarchisé, des luttes de pouvoir, une certaine absence de démocratie, une place des

femmes toute relative, des communautés peu solidaires et pas toujours très ouvertes sur le monde.

Madeleine Delbrël, fidèle à cette Église que le Christ a demandé à Pierre de fonder, nous invite à ne pas nous arrêter aux dysfonctionnements mais de regarder ce qui est essentiel et mérite que nous nous battions. Il y a de belles choses à vivre et à faire vivre dans cette Église institutionnelle. C'est pour moi un appel à y être présente pour participer aux changements nécessaires et « *s'acharner à rendre aimable et aimante l'Église* ». C'est pourquoi je tiens à un ancrage paroissial, c'est un lieu important pour faire Église. C'est le seul pour certains comme pour d'autres, ce sera l'unique présence repérable de l'Église et donc d'un lien avec le Christ au coin d'une rue. Dans cette paroisse parisienne au carrefour de grands axes, beaucoup poussent la porte sans trop savoir pourquoi, ils cherchent... Qui sera là pour les y accueillir ? Notre Église n'est pas toujours aimable, mais en être membre, un peu actif, n'empêche pas de conserver un esprit critique, aiguisé : vous pouvez me faire confiance sur mon sens critique. C'est ce que j'entends de ce que nous propose Madeleine Delbrël.

La souffrance

Je n'ai jamais fait l'expérience de grandes souffrances personnelles, mais il y a des petits cailloux dans mes chaussures qui me font souffrir et m'empêchent d'avancer sereinement dans la vie. Je suis sensible au propos de Madeleine Delbrël de convertir la souffrance en énergie : « *Pas seulement traverser les souffrances, les dépasser, les convertir* ». Puisqu'elles s'imposent, autant en faire quelque chose et comprendre ce que ces souffrances donnent à vivre ; quelle expérience d'une spiritualité me permettent-elles, est-ce que je peux y voir la trace de Dieu ? Je ne veux pas par ces mots justifier la souffrance et encore moins poser comme principe qu'elle est une forme d'accès à Dieu. Ce que dit Madeleine Delbrël, je l'entends pour mes petites souffrances, il ne s'agit pas de gagner son paradis en souffrant mais de comprendre pourquoi je suis appelée à vivre ces choses douloureuses. C'est aussi pour moi aborder la question de l'acceptation et du choix : puisqu'on ne choisit pas toujours tout ce qui arrive, est-ce que l'accepter ne revient pas tout de même quelque part à le choisir. C'est-à-dire transformer les petits cailloux en énergie

créatrice, ne pas tomber dans la désespérance. Facile à écrire... Moins facile à vivre... Je n'ai pas la sagesse de Madeleine Delbrël, j'ai du mal à être dans la "démaîtrise" de ma vie, à pas toujours décider de choisir. Un choix par acceptation ressemble trop pour moi à de la résignation, c'est un peu passif.

La question des petites souffrances devient en fait celle de ma relation à Dieu et de la place que je lui laisse. Comment être dans la confiance comme Madeleine Delbrël pour penser que là où je suis, comme je suis, « rien de nécessaire ne me manque, car si ce nécessaire [me] manquait, Dieu [me] l'aurait déjà donné ». J'entends cette phrase bien au-delà de l'aspect matériel.

La prière

Depuis quelque temps, dans ma relation à Dieu, je sens bien que la prière doit tenir une place plus importante. Faute de temps (sûrement pas seulement), elle est trop peu présente. En juin dernier, lors du week-end des jeunes adultes de la Communauté Mission de France, j'ai retenu quelques idées des notes sur les équipes de Madeleine Delbrël (*Joie de croire*, p. 239-246.)

L'idée est simple : « *mettre et voir Dieu* » dans notre quotidien. Du coup la question du temps pour prier, pour laisser une place à Dieu se pose autrement. Les postulats de Madeleine Delbrël sont simples :

- « *que nous soyons n'importe où, Dieu y est aussi* »
- « *c'est le désir qui fait la prière et qui la fait n'importe où* ».
- Ça n'empêche pas de continuer à repérer les moments disponibles pour Dieu et surtout ceux que l'on pourrait rendre disponibles à Dieu.

Parmi les supports de la prière, la Parole de Dieu depuis ma rencontre des Parcours de croyants de la Mission de France a pris une dimension particulière.

La parole de Dieu

Outre la question de la compréhension des textes, la Parole de Dieu est une parole vivante. Ce sont les parcours qui m'en ont fait faire cette expérience.

Elle nous parle d'aujourd'hui. Parce qu'elle se partage, elle nous fait avancer ensemble dans la foi. Ma relation à Dieu se nourrit de sa parole,

comme ma façon d'être au et dans le monde aujourd'hui. Elle nous aide à nous ajuster. C'est ce que je crois et ce que je lis dans les mots de Madeleine Delbrël « *Nous croyons que l'Évangile a été écrit pour être vécu et nous pensons que Dieu nous appelle à le vivre ensemble* ». Accueillir la parole de Dieu est nécessaire pour être missionnaire. Comment porter en nous cette parole, la laisser s'incarner ?

Être missionnaire

J'aime la manière apparemment naïve de Madeleine Delbrël d'expliquer ce qui fait les missionnaires dans le texte *Missionnaires sans bateau* : « *Dieu a envie de l'amour de tous... c'est ce qui fait les missionnaires* ». J'aime cette façon d'inverser les choses ; les hommes n'ont pas forcément envie et même peut-être pas besoin de l'amour de Dieu. C'est amusant de pouvoir envisager que Dieu ait aussi besoin de l'amour de tous.

Dans ce texte, elle place la Mission dans un lien étroit avec l'Église. J'entends une comparaison de la Mission avec la fonction du cœur : « *envoyer du sang au plus lointain, jusqu'au plus anémié de ses membres* ».

Être missionnaire demande d'être libéré de soi-même, d'être disponible. Je le relie avec la question des souffrances évoquées plus haut, les comprendre, "les traiter" pour les dépasser et les transformer en énergie nécessaire à la Mission. Je le prends comme une invitation à ne pas compliquer les questions et ne pas trop me regarder le nombril avant d'oser agir.

J'ai survolé quelques thèmes rencontrés ces derniers mois en m'intéressant à Madeleine Delbrël en cette année anniversaire. Il y en aurait bien d'autres. La proximité d'avec Madeleine Delbrël se double du paradoxe de la sentir inaccessible, tellement elle a tout donné, tout quitté. Cette radicalité serait pour moi un frein à la Mission. J'entends résonner les discussions de l'assemblée générale de la Mission de France à Auxerre en 2002, vécues pour certains jeunes et d'autres plus âgés comme un fossé entre les générations. Pourtant comment faire avec ces peurs, ces inquiétudes des jeunes générations alors que, par ailleurs, nous frappons à la porte de la Communauté Mission de France parce que nous entendons cet appel à la Mission que relaie Madeleine Delbrël : « *Le Seigneur souffre de ne pas être connu de plus d'hommes et de femmes* ». •



Dossier 2004 :

17 feuillets de textes classés par thème
(3,5 €).

Dans ces fiches, regroupées par thème,
des citations courtes de Madeleine Delbrèl
et des éléments de réflexion. Une invitation
à découvrir plus avant sa spiritualité.

Disponibles auprès de l'Association des Amis de Madeleine Delbrèl
11 rue Raspail, 94200 Ivry-sur-Seine.
T. et F. : 01 49 60 14 48
E-mail : annee.madeleine.delbrel@wanadoo.fr
(Une participation pour les frais de port est à prévoir.)

Plus infos :
<http://www.madeleine-delbrel.net/>

Madeleine Delbr el

  l'occasion de l'année Madeleine Delbr el, un public plus nombreux a pu découvrir des textes d'elle. Avec le spectacle de Bruno Durand, d'autres textes ont été mis en scène. Voici quelques textes de Madeleine Delbr el pour alimenter notre marche... et donner envie d'en lire d'autres encore.

NOUS AUTRES, GENS DES RUES

Il y a des gens que Dieu prend et met à part.

Il y en a d'autres qu'il laisse dans la masse, qu'il ne "retire pas du monde".

Ce sont des gens qui font un travail ordinaire, qui ont un foyer ordinaire ou sont des célibataires ordinaires. Des gens qui ont des maladies ordinaires, des deuils ordinaires. Des gens qui ont une maison ordinaire, des vêtements ordinaires. Ce sont les gens de la vie ordinaire. Les gens que l'on rencontre dans n'importe quelle rue.

Ils aiment leur porte qui s'ouvre sur la rue, comme leurs frères invisibles au monde aiment la porte qui s'est referm e définitivement sur eux.

Nous autres, gens de la rue, croyons de toutes nos forces que cette rue, que ce monde où Dieu nous a mis est le lieu de notre sainteté.

Nous croyons que rien de nécessaire ne nous y manque, car si ce nécessaire nous manquait, Dieu nous l'aurait déjà donné.

Nous autres, gens des rues,
Éd. du Seuil, Paris, 1966, p. 67

*
* *

LES DEUX APPELS

Les missionnaires sont marqués par un appel et cet appel n'est pas toujours le même.

« Retourne dans ta maison et raconte tout ce que Dieu a fait pour toi. »

Le Seigneur a déjà dit cela à quelqu'un de son temps, et il continue à le redire à des gens de notre temps. Il met dans leur cœur un tel amour de certains de leurs frères qu'il les pousse à partager leur vie, toute leur vie, dans une absolue communion.

Ils voient la société comme la continuation de la création de Dieu. Ils pensent qu'elle est à sanctifier, à purifier, qu'il faut "tout instaurer dans le Christ". [...]

Ils auront une maison comme toutes les autres maisons, bâtie sur un ordre paisible. Dans cette maison, ils auront un foyer plein de tendresse. Ils seront un paysan parmi les paysans, donnant à

chaque chose son prix, fort comme les autres, ambitieux d'un demain meilleur.

Être un ouvrier comme les ouvriers, avec les mêmes jours de travail dans le tintamarre des ateliers et avec les mêmes dimanches.

Rester auprès de ceux qui leur ont donné la vie et mettre autour de soi ceux auxquels on donne le jour.

Vivre une foi que chacun de ceux qu'on est venu sauver puisse vivre ; la vivre en pensant à eux, pour qu'ils puissent la vivre à leur tour.

[...]

Être missionnaire dans le pays social où l'on est né ; s'ensevelir comme le grain de froment dans l'humilité de son terroir providentiel ; y mourir à tout ce qui est humain et, en pleine humanité, naître à tout ce qui est volonté de Dieu.

Édifier la Jérusalem céleste dans les rues de Paris, de Lyon ou de Lille, sur les coteaux de l'Yonne, dans les plateaux de l'Eure, sur les péniches des canaux.

Être là où Dieu les a posés dès l'origine, comme un tout petit grain de semence dont tout un champ pourrait sortir. Et surtout que rien ne les sépare de ce pécheur, de ce païen qu'ils sont venus chercher par leur immobile départ, ce départ qui leur demandait simplement de rester où ils étaient.

Savoir que leur bateau peut être leur maison natale.

Après ceux des maisons, voici ceux de la route, de la rue, des chemins :

Ils ont rencontré le Christ sur ses routes :

Un Christ pauvre à ne savoir où poser sa tête, un Christ sans foyer, un Christ mobile dans la volonté de son Père comme une plume dans le vent, un Christ sans amarre qui leur a dit : « Viens et suis-moi. »

Ils ont compris, une fois pour toutes, que le Christ était leur “lieu”. “Ils suivent l’Agneau partout où il va.” Ils sont comme possédés par une passion de similitude.

Les autres offrent leur vie, leur famille, leur maison, leur métier, pour que s’y édifie le travail d’incarnation inauguré par le Christ ; ceux-ci demandent que tout d’eux-mêmes soit effacé, pour que le Christ les revête de la vie d’homme qu’il a vécue.

Ceux-là demandent que le Christ s’incarne dans toutes les réalités de leur vie ; ceux-ci demandent d’être revêtus du Christ et rien de plus.

Ceux-là reçoivent une tâche apostolique déterminée : sauver les gens de cette profession, ou de cette famille, ou de ce pays social et, pour cela, épouser jusqu’à l’extrême tout ce qui les rapprochera de ceux qu’ils ont à sauver ; ceux-ci pensent que le remède pris par le Christ il y a deux mille ans doit durer jusqu’à la fin des siècles et que la petite troupe pauvre comme lui, pure comme lui, obéissante comme lui, qu’il entraîna sur les routes de Palestine, doit avoir parcouru toutes les routes de la terre avant la consommation des temps.

Cette troupe, elle doit se renouveler avec chaque génération, le Seigneur marquant d’avance ceux qui chemineront dans sa similitude.

Dès la première prédication de l'Évangile, bien des gens furent des disciples de Jésus-Christ qui restaient dans leur maison ; et pourtant, d'autres durent quitter leur maison. [...]

Ceux du premier appel, il faut qu'ils soient nombreux car le monde est grand et son baptême long.

Mais ceux du deuxième appel, il faut qu'ils soient au moins quelques-uns pour donner aux hommes, ces grands enfants, l'édition en image de la vie de Jésus : Jésus qui est la "Mission" même.

La joie de croire,

Éd. du Seuil, Paris, 1968, p. 153 et 156

*
* *

LE NOUVEAU JOUR

Un jour de plus commence, Jésus en moi veut le vivre.

Il ne s'est pas enfermé. Il a marché parmi les hommes.

Avec moi il est parmi les hommes d'aujourd'hui.

Il va rencontrer chacun de ceux qui entreront dans la maison,
chacun de ceux que je croiserai dans la rue.

D'autres riches que ceux de son temps, d'autres pauvres,
d'autres savants et d'autres ignorants,
d'autres petits et d'autres vieillards, d'autres saints et d'autres
pécheurs, d'autres valides et d'autres infirmes.

Tous seront ceux qu'il est venu chercher.
Chacun celui qu'il est venu sauver.
À ceux qui me parleront, il aura quelque chose à répondre.

À ceux qui manqueront il aura quelque chose à donner.
Chacun existera pour lui comme s'il était seul.
Dans le bruit il aura son silence à vivre. Dans le tumulte, sa
paix à promouvoir.

Jésus, en tout, n'a pas cessé d'être le Fils.
En moi, il veut rester lié au Père.
Douxment lié, dans chaque seconde, balancé sur chaque
seconde comme un liège sur l'eau.

Doux comme un agneau devant chaque volonté de son Père.
Tout sera permis dans le jour qui va venir, tout sera permis et
demandera que je dise oui.

Le monde où il me laisse pour y être avec moi ne peut
m'empêcher d'être avec Dieu, tout y est rencontre de Dieu.
Comme un enfant porté sur les bras de sa mère n'est pas
moins avec elle parce qu'elle marche dans la foule.

Jésus partout n'a pas cessé d'être envoyé.
Nous ne pouvons pas faire que nous ne soyons à chaque
instant les envoyés de Dieu au monde.
Jésus en nous ne cesse pas d'être envoyé au long de ce jour
qui commence, à toute l'humanité de notre temps, de tous
les temps, de ma ville et du monde entier.

À travers les proches frères qu'il nous fera servir, aimer, sauver,
des vagues de sa charité partiront jusqu'au bout du monde,
iront jusqu'à la fin des temps.

Béni soit ce nouveau jour qui est Noël sur la terre,
Puisqu'en moi Jésus veut le vivre encore !

La joie de croire,

Éd. du Seuil, Paris, 1968, p. 133 et 134

*
* *

TÉMOINS DE LA PAROLE

La Parole de Dieu,

on ne l'emporte pas au bout du monde dans une mallette :
on la porte en soi, on l'emporte en soi.

On ne la met pas dans un coin de soi-même, dans sa mémoire,
comme sur une étagère d'armoire où on l'aurait rangée.

On la laisse aller jusqu'au fond *de soi*,
jusqu'à ce gond où pivote tout nous-même.

On ne peut pas être missionnaire
sans avoir fait en soi cet accueil franc, large, cordial,
à la Parole de Dieu, à l'Évangile.

Cette Parole, sa tendance vivante, elle est de se faire chair,
de se faire chair en nous...

Une fois que nous avons connu la Parole de Dieu,
nous n'avons pas le droit de ne pas la recevoir ;
une fois que nous l'avons reçue,
nous n'avons pas le droit de ne pas la laisser s'incarner en nous,
une fois qu'elle s'est incarnée en nous,
nous n'avons pas le droit de la garder pour nous,
nous appartenons dès lors à ceux qui l'attendent.

Missionnaires sans bateau.

Éd. Parole et Silence, Saint-Maur, 2000, p. 64

*
* * *

SPIRITUALITÉ DU VÉLO

“Allez...”

Nous dites-vous à tous les tournants de l'Évangile.
Pour être dans votre sens, il faut aller, même quand
Notre paresse nous supplie de demeurer.

Vous nous avez choisis pour être dans un équilibre étrange
Un équilibre qui ne peut s'établir et tenir
Que dans un mouvement, que dans un élan.

Un peu comme un vélo
Qui ne tient pas debout sans rouler
Un vélo qui reste penché contre un mur
Tant qu'on ne l'a pas enfourché
Pour le faire filer bon train sur la route.

La condition qui nous est donnée
C'est une insécurité universelle vertigineuse.
Dès que nous nous prenons à la regarder,
Notre vie penche, se dérobe.
Nous ne pouvons tenir debout que pour marcher,
Que pour foncer, dans un élan de charité.
Mais c'est dans un libéralisme un peu fou
Que joue l'aventure de votre grâce.
Vous vous refusez à nous fournir une carte routière.
Notre cheminement se fait de nuit.
Chaque acte à faire, à tour de rôle, s'illumine
Comme des relais de signaux.
Souvent la seule chose garantie,
C'est cette fatigue régulière
Du même travail chaque jour à faire
Du même ménage à recommencer
Des mêmes défauts à corriger
Des mêmes bêtises à ne pas faire.
Mais en dehors de cette garantie,
Tout le reste est laissé à votre fantaisie
Qui s'en donne à l'aise avec nous.

La joie de croire,

Éd. du Seuil, Paris, 1968, p. 80

*
* *

BAL DE L'OBÉISSANCE

C'est le 14 juillet
Tout le monde va danser.
Partout, depuis des mois, des années, le monde danse.
Plus on y meurt, plus on y danse,
Vagues de guerres, vagues de bal.

S'il y a beaucoup de saintes gens qui n'aiment pas danser,
Il y a beaucoup de saints qui ont eu besoin de danser,
Tant ils étaient heureux de vivre :
Sainte Thérèse avec ses castagnettes,
Saint Jean de la Croix avec un Enfant Jésus dans les bras,
Et saint François devant le pape.
Si nous étions contents de vous, Seigneur,
Nous ne pourrions pas résister
À ce besoin de danser qui déferle sur le monde,
Et nous arriverions à deviner
Quelle danse il vous plaît de nous faire danser
En épousant les pas de votre Providence.

Car je pense que vous en avez peut-être assez
Des gens qui toujours parlent de vous servir avec des airs de capitaines,
De vous connaître avec des airs de professeurs,
De vous atteindre avec des règles de sport.
De vous aimer comme on s'aime dans un vieux ménage.

Un jour où vous aviez un peu envie d'autre chose,
Vous avez inventé saint François,
Et vous en avez fait votre jongleur.
À nous de nous laisser inventer
Pour être des gens joyeux qui dansent leur vie avec vous.

Pour être un bon danseur, avec vous comme ailleurs, il ne faut
Pas savoir où cela mène.
Il faut suivre,
Être allègre,
Être léger,
Et surtout ne pas être aide
Il ne faut pas vous demander d'explications
Sur les pas qu'il vous plaît de faire.
Il faut être comme un prolongement
Agile et vivant de vous,
Et recevoir par vous la transmission du rythme de l'orchestre.
Il ne faut pas vouloir à tout prix avancer,
Mais accepter de tourner, d'aller de côté.
Il faut savoir s'arrêter et glisser au lieu de marcher.
Et cela ne serait que des pas imbéciles
Si la musique n'en faisait une harmonie.

Seigneur, venez nous inviter
Nous sommes prêts à vous danser cette course à faire,
Ces comptes, le dîner à préparer, cette veillée où l'on aura sommeil.
Nous sommes prêts à vous danser la danse du travail,

Celle de la chaleur, plus tard celle du froid.
Si certains airs sont souvent en mineur, nous ne vous dirons pas
Qu'ils sont tristes ;
Si d'autres nous essoufflent un peu, nous ne vous dirons pas
qu'ils sont époumonants.
Et si des gens nous bousculent, nous le prendrons en riant,
Sachant bien que cela arrive toujours en dansant.

Apprenez-nous à revêtir chaque jour
Notre condition humaine
Comme une robe de bal, qui nous fera aimer de vous
Tous ses détails comme d'indispensables bijoux.

Faites-nous vivre notre vie,
Non comme un jeu d'échecs où tout est calculé,
Non comme un match où tout est difficile,
Non comme une théorème qui nous casse la tête,
Mais comme une fête sans fin où votre rencontre se renouvelle,
Comme un bal,
Comme une danse,
Entre les bras de votre grâce, dans la musique universelle de
l'amour.
Seigneur, venez nous inviter.

Nous autres, gens des rues,
Éd. du Seuil, Paris, 1966, p. 89

*
* *

LES VERTUS DEVENUES FOLLES

On nous a bien expliqué que tout ce que nous avons à faire sur la terre, c'est d'aimer Dieu.

Et pour que nous ne soyons pas indécis,
en peine de savoir nous y prendre,
Jésus nous a dit que la seule façon, la seule recette, le seul chemin, c'était de nous aimer les uns les autres.

Cette charité est la porte unique, le seuil unique, l'entrée unique à l'amour même de Dieu.

À cette porte, tous les chemins que sont les vertus aboutissent.
Une vertu qui n'aboutit pas là,
c'est une vertu devenue folle.

Autour de la montagne de Dieu, du pic de l'amour de Dieu, elle tournera vainement, sans pouvoir escalader les murailles lisses et hautes.

Le seul point vulnérable

La seule brèche

La seule trouée

C'est l'amour de ces pauvres êtres, pareils à nous,

Si peu aimables

Parce que trop semblables à notre propre médiocrité.

Et cela pourra peut-être nous amuser
d'arriver à une humilité sensationnelle,
ou à une pauvreté imbattable,
ou à une obéissance imperturbable,

ou à une indérégable pureté,
cela pourra peut-être nous amuser,
mais si cette humilité,
cette pauvreté, cette pureté,
cette obéissance
ne nous ont pas fait rencontrer la bonté,
Si ceux de notre maison, de notre rue, de notre ville, ont toujours
Aussi faim et aussi froid,
S'ils sont toujours aussi tristes et enténébrés,
S'ils sont toujours seuls,
Nous serons peut-être des héros
Mais nous ne serons pas de ceux qui aiment Dieu.

La joie de croire,
Éd. du Seuil, Paris, 1968, p. 67


NDLR : Nous remercions les Éditions Nouvelle Cité qui nous autorisent à reproduire quelques "méditations poétiques".
Le Tome 3 des Œuvres complètes de Madeleine Delbrël paraîtra, en avril 2005, sous le titre *Humour dans l'amour*.

Livres reçus à la Rédaction

de la Lettre aux Communautés

(juillet à décembre 2004)

Guy de Lachaux	Se remarier après un divorce – <i>Préparons notre temps de prière</i> (Couple) Éditions de l'Atelier, Paris, 2004
Guy de Lachaux et Michel Legrain	Se remarier après un divorce – <i>Réflexions sur un temps de prière</i> (Animateur) Éditions de l'Atelier, Paris, 2004
Antoine Chevrier	Le chemin du disciple et de l'apôtre Textes du fondateur du Prado (1826-1879) Éditions Parole et Silence, 2004
Conférences de Carême à Fourvière	Marie, celle qui nous précède – Préface de Mgr Philippe Barbarin Éditions Parole et Silence, 2004
Yves-Marie Blanchard	L'Apocalypse Éditions de l'Atelier, Paris, 2004
Sous la direction de Geneviève Comeau et Jean-François Zorn	Appel à témoins <i>Mutations sociales et avenir de la mission chrétienne</i> Éditions du Cerf, Paris, 2004
Martine Sevegrand	Vers une église sans prêtres <i>La crise du clergé séculier en France (1945-1978)</i> Presses Universitaires de Rennes, 2004
Sibylle Chapeu	Des chrétiens dans la guerre d'Algérie <i>L'action de la Mission de France</i> Éditions de L'Atelier/Éditions Ouvrières, Paris, 2004
Jean Debruyne et Claude Raison	Sourires du monde Association "En blanc dans le texte", Paris 2004.



Avez-vous pensé à renouveler votre abonnement ?

Amies et Amis,

Nos meilleurs souhaits vous accompagnent avec ce premier numéro de l'année 2005.

Vos abonnements permettent à la Lettre aux Communautés de poursuivre sa route.

Nous remercions chaleureusement celles et ceux qui nous aident à la faire connaître.

Bien cordialement.

Le Comité de rédaction

BULLETIN D'ABONNEMENT 2005

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MISSION DE FRANCE - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94170 LE PERREUX/MARNE.

NOM _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

- ◆ Pour **votre abonnement 2005**, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s) :

Lettre aux Communautés ordinaire **30 €**

de soutien **38 €**

Offre pour les moins de 35 ans non abonnés **16 €**

Lettre d'Information ⁽¹⁾ ordinaire **13 €**

de soutien **24 €**

- ◆ **Joindre au bulletin**, votre chèque, libellé à l'ordre de "Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque **bancaire** **postal**

de : _____ **€**

Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage...

NOM, Prénom, Adresse :

Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés. Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées.

NOM, Prénom, Adresse :

(1) Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France.

Imprimerie Moderne
89000 Auxerre
